

Rep. XIII. 2. no. 62.

Zb. 60.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0002-4

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0006-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0007-2

KÖNIGL. BIBL.
UNIVERS.
ZV HALLE

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'ECOSSAISE, *comédie.* PAR M. HUME, TRADUITE EN FRANÇAIS PAR JEROME CARRÉ. Page 1

EPITRE DEDICATOIRE DU TRADUCTEUR DE L'ECOSSAISE A M. LE COMTE DE LAURAGUAIS. 3

A MESSIEURS LES PARISIENS. 7

AVERTISSEMENT. 11

PREFACE. 15

VARIANTES DE L'ECOSSAISE. 107

LE DROIT DU SEIGNEUR, *comédie.* 109

VARIANTES DU DROIT DU SEIGNEUR. 180

CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY *piece dramatique.* 223

PREFACE *imprimée dans l'édition de* 1737. 224

VARIANTES DE CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY. 279

LE DEPOSITAIRE, *comédie de société.* 285

PREFACE. 287
SOCRATE, OUVRAGE DRAMATIQUE. 395
PREFACE DE M. FATEMA, *traducteur*. 397

Fin de la Table du Tome huitième.

L'ECOSSAISE,

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

PAR M. HUME.

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ.

Repréſentée à Paris au mois d'août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

EPITRE DEDICATOIRE

DU TRADUCTEUR

DE L'ECOSSAISE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous votre protection n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux-arts & au bon goût, en contribuant par votre généroſité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Mérope* & ſon fils entourés & preſſés d'une foule de jeunes gens, ſi les ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable que l'art de la tragédie & de la comédie eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons

philosophes; mais, il faut l'avouer, nous ne sommes que les disciples des *Newton*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques historiens, les Espagnols, les Italiens, les Anglais même nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul *Massillon* aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il est encore loin de l'archevêque *Tillotson* aux yeux du reste de l'Europe! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance: je vous dis seulement comment pensent les autres peuples; & vous savez, Monsieur, vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre; c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées sont un des plus grands ressorts de la tragédie? comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène? comment faire descendre une

reine éperdue dans le tombeau de son époux, & l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau, & le fils, & la mère, & qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène ; & quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire & la vivacité d'une action également terrible & vraisemblable à la force des pensées, & surtout à la belle & naturelle poësie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce sera vous, Monsieur, que la postérité devra remercier. (1)

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité ; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains sont de noble & d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce

(1) Il y avait long-temps que M. *de Voltaire* avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre & de retrécir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le comte *de Lauraguais* donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. *de Voltaire* s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout & tumultueux ; & dans les nouvelles salles construites à Paris le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages ; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe & celle de la torture. Tous ces changemens se sont faits, à la vérité, lentement, à demi, & comme si l'on eût voulu prouver en les faisant qu'on suivait non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. *de Voltaire* avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie peu de temps après sa mort en Suède & dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche ; &, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

bien pendant qu'il reſpire ; & ſi on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'eſt-il plus, on exagère ſon mérite pour abaiſſer ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage ſachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme eſtimable & malheureux ſecouru par vous ; je veux qu'on ſache que tandis que vous occupez votre loiſir à faire revivre par les ſoins les plus coûteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Aſie qui l'inventa, vous faites renaître un ſecret plus ignoré, celui de ſoulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. (2)

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils ſont incapables de faire ; & c'eſt ce qui redouble mon reſpect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

(2) M. le comte de *Lauraguais* avait fait une penſion au célèbre du *Marſais*, qui ſans lui eût traîné ſa vieilleſſe dans la miſère. Le gouvernement ne lui donnait aucun ſecours, parce qu'il était ſoupçonné d'être janſéniſte, & même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS

LES PARISIENS. (a)

MESSIEURS,

JE suis forcé par l'illustre M. *F*..... de m'exposer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment & du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienséance, & éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. *F*..... sera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, font *métier & marchandise* d'insulter *le tiers & le quart*, sans aucune *provocation*, comme dit *Cicéron* dans l'oraison *pro Murena*, page 4.

Messieurs, je m'appelle *Jérôme Carré*, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; & comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. *L. F*..... de *P*..... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecossaise de M. *Hume*. Les comédiens français, & les italiens, voulaient la représenter: elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, & voilà que M. *F*..... emploie son autorité & son crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jésuite, les opprime aujourd'hui: il a fait une feuille entière contre moi; il

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *ſuſpecter* d'être hérétique.

Enſuite il appelle M. *Hume*, *M. Home;* & puis il dit que M. *Hume* le prêtre, auteur de cette pièce, n'eſt pas parent de M. *Hume* le philoſophe. Qu'il conſulte ſeulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent ſoixante-treize journaux qui paraiſſent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.

L'auteur de Douglas *eſt le miniſtre Hume, parent du fameux David Hume, ſi célebre par ſon impiété.*

Je ne ſais pas ſi M. *David Hume* eſt impie : s'il l'eſt, j'en ſuis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il réſulte que l'auteur de l'Ecoſſaiſe eſt M. *Hume* le prêtre, parent de M. *David Hume*, ce qu'il fallait prouver, & ce qui eſt très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru ſon frère ; mais qu'il ſoit frère ou couſin, il eſt toujours certain qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe. Il eſt vrai que dans le journal que je cite, l'Ecoſſaiſe n'eſt pas expreſſément nommée ; on n'y parle que d'Agis & de Douglas ; mais c'eſt une bagatelle.

Il eſt ſi vrai qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe que j'ai en main pluſieurs de ſes lettres, par leſquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je ſoumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear tranſlator, mon cher traducteur, *you have comitted many a blunder in your performance*, vous avez fait pluſieurs balourdiſes dans votre traduction : *you*

have quitte impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastitement at the end of the drama..... vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, & je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp, (ce mot *wasp* veut dire *frélon*) mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue; & j'espère que Messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. *Hume* ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son *Wasp* sur la scène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage; j'ai aussi retranché quelque chose de miladi Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. *F*..... dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. *Hume*? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice: il dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'il *avait été condamné aux galères;* & il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu:

mais, je vous en supplie, que ce Monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. *Hume* doive s'en inquiéter: qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecossaise. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, JEROME CARRÉ,
natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de St Thomas du Louvre; car j'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac*: je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac: je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur *F*..... ci-devant J.....

AVERTISSEMENT.

Cette lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut repréſentée au commencement d'août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-temps ? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F.... eſt monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertence de ſe reconnaître dans la comédie de l'Ecoſſaiſe, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées l'*Année Littéraire*, que l'Ecoſſaiſe n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous le ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un Avocat à la ſeconde repréſentation s'écria, *Courage*, M. *Carré*, vengez le public ; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des batte-

mens de mains, qui ne finiſſaient point. *Carré*, au ſortir du ſpectacle fut embraſſé par plus de cent perſonnes. Que vous êtes aimable, M. *Carré*, lui diſait-on, d'avoir fait juſtice de cet homme, dont les mœurs ſont encore plus odieuſes que la plume! Hé, Meſſieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne ſuis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainſi ſur l'eſcalier, il fut barbouillé de deux baiſers par la femme de *F*..... Que je vous ſuis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un perſonnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F*..... & toute la France lui feſait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonſpection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il ſe trouve toujours quelqu'un qui lui reſſemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai ſuccès, car elle reçut dans pluſieurs provinces les mêmes applaudiſſemens qu'à Paris.

On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant eſtimé dans les provinces que dans la capitale : mais il eſt bien plus vraiſemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le ſuccès. Peignez un faquin, vous ne réuſſirez qu'auprès de quelques perſonnes ; intéreſſez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, voici la traduction d'une lettre de Milord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au ſujet de ſa pièce de l'Ecoſſaiſe.

» Je crois, mon cher *Hume*, que vous avez » encore quelque talent; vous en êtes comptable » à la nation : c'eſt peu d'avoir immolé ce vilain » *Frélon* à la riſée publique, ſur tous les théâtres » de l'Europe, où l'on joue votre aimable & » vertueuſe Ecoſſaiſe; faites plus, mettez ſur la » ſcène tous ces vils perſécuteurs de la littéra- » ture, tous ces hypocrites noircis de vices, » & calomniateurs de la vertu ; traînez ſur le » théâtre, devant le tribunal du public, ces » fanatiques enragés, qui jettent leur écume » ſur l'innocence, & ces hommes faux, qui vous » flattent d'un œil, & qui vous menacent de » l'autre, qui n'oſent parler devant un philo- » ſophe, & qui tâchent de le détruire en ſecret; » expoſez au grand jour ces déteſtables cabales » qui voudraient replonger les hommes dans » les ténèbres.

„ Vous avez gardé trop long-temps le silence ;
„ on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers,
„ il n'y a plus d'autre moyen de rendre les
„ lettres respectables que de faire trembler
„ ceux qui les outragent : c'est le dernier parti
„ que prit *Pope* avant que de mourir : il rendit
„ ridicules à jamais, dans sa Dunciade, tous ceux
„ qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se
„ montrer, ils disparurent ; toute la nation lui
„ applaudit ; car si dans les commencemens
„ la malignité donna un peu de vogue à ces
„ lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs
„ amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les
„ *Zoïles* ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai
„ talent des vers est une arme qu'il faut employer
„ à venger le genre humain. Ce n'est pas les
„ *Pantolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il
„ faut effleurer ; ce sont les *Anitus* & les *Mélitus*
„ qu'il faut écraser. Un vers bien fait transmet
„ à la dernière postérité la gloire d'un homme
„ de bien, & la honte d'un méchant. Travaillez,
„ vous ne manquerez pas de matière, &c.

PREFACE.

LA comédie dont nous préſentons la traduction aux amateurs de la littérature eſt (*a*) de M. *Hume*, paſteur de l'égliſe d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il eſt parent & ami de ce célèbre philoſophe M. *Hume*, qui a creuſé avec tant de hardieſſe & de ſagacité les fondemens de la métaphyſique & de la morale : ces deux philoſophes font également honneur à l'Ecoſſe leur patrie.

La comédie, intitulée l'*Ecoſſaiſe*, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réuſſir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui eſt par-tout la même : il a la naïveté & la vérité de l'eſtimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne & celui de *Freeport*, ne reſſemblent à rien de ce que nous connaiſſons ſur les théâtres de France ; & cependant, c'eſt la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce ſont des touches ſemblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'eſprit, & de montrer miſérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les perſonnages ; rien

(*a*) On ſent bien que c'était une plaiſanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

d'étranger au sujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliſſent le vide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encore dans les derniers actes: il était puni, comme de raiſon, à la fin de la pièce; mais cette juſtice qu'on lui rendait ſemblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'eſprit au dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche & ſi odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature; car dans les grandes villes, où la preſſe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, & pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux

deux hommes de génie, qui ont préſidé au dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre humain, dont la ſuſpenſion fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très-judicieuſement que l'on doit ſonger à mettre ſur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraiſſaient dignes du théâtre en France ; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien ; il ſe plaît quelquefois à tracer des objets dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvu qu'il ſoit vrai. Ils diſent que la comédie étend ſes droits ſur tous les caractères & ſur toutes les conditions ; que tout ce qui eſt dans la nature doit être peint ; que nous avons une fauſſe délicateſſe, & que l'homme le plus mépriſable peut ſervir de contraſte au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la juſtification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne préſenter ſon *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'eſt pas encore vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un léſard, une couleuvre dans un

coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun & plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus ; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecossaise.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable aux rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique : car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien ; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent

les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une pièce anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes & toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, & digne de la gravité du ſacerdoce dont l'auteur eſt revêtu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainſi traitée eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de notre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

„ J'ai ſoutenu les premiers perſonnages ès „ tragédies latines de *Bucanam* & de *Guerante*, „ & de *Muret*, qui ſe repréſentèrent à notre „ collége de Guienne avec dignité. En cela, „ *Andreas Goveanus* notre principal, comme en

„ toutes autres parties de ſa charge, fut ſans
„ comparaiſon le plus grand principal de
„ France, & m'en tenait-on maître ouvrier.
„ C'eſt un exercice que je ne méſloue point
„ aux jeunes enfans de maiſon, & ai vu nos
„ princes depuis s'y adonner en perſonne,
„ à l'exemple d'aucuns des anciens, honneſte-
„ ment & louablement : il eſt loiſible même d'en
„ faire meſtier aux gens d'honneur & en Grèce.
„ *Ariſtoni tragico actori rem aperit : huic & genus,*
„ *& fortuna honeſta erant : nec ars, quia nihil tale*
„ *apud Græcos pudori eſt, ea deformabat.* Car j'ai
„ toujours accuſé d'impertinence ceux qui con-
„ damnent ces esbatemens, & d'injuſtice ceux
„ qui empêchent l'entrée de nos bonnes villes
„ aux comédiens qui le valent, & envient au
„ peuple ces plaiſirs publics. Les bonnes polices
„ prennent ſoin d'aſſembler les citoyens, & les
„ rallier comme aux offices ſérieux de la dévo-
„ tion, auſſi aux exercices & jeux. La ſociété
„ & amitié s'en augmente, & puis on ne leur
„ concède des paſſe-temps plus réglés que ceux
„ qui ſe font en préſence de chacun, & à la
„ vue même du magiſtrat ; & trouverais raiſon-
„ nable que le prince à ſes dépens en gratifiaſt
„ quelquefois la commune ; & qu'aux villes
„ populeuſes il y eût des lieux deſtinés & deſpoſés
„ pour ces ſpectacles, quelque divertiſſement
„ de pires actions & occultes. Pour revenir à

„ mon propos, il n'y a tel que d'allécher
„ l'appétit & l'affection, autrement on ne fait
„ que des asnes chargés de livres, on leur donne
„ à coup de fouet, en garde, leur pochette
„ pleine de science; laquelle, pour bien faire,
„ il ne faut pas seulement loger chez soi, il la
„ faut épouser.

PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le Lord MONROSE, Ecoſſais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRELON, écrivain de feuilles.

Ladi ALTON, *on prononce* Lédi.

Pluſieurs Anglais qui viennent au café.

Domeſtiques.

Un Meſſager d'Etat.

La ſcène eſt à Londres.



Gardez votre résolution & votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux ;

l'Ecossaise act. 2. sc. 2.

J. M. Moreau le jeune, Del. 1784 L. M. Halbou, Sculp.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*La scène représente un café & des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café.* (*))

FRELON, *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du café, lisant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes! des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucunes sur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir; le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! & à moi rien! Encore, encore, & à moi rien. (*il jette la gazette & se promène.*) Cependant je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier....

(*) On a fait hausser & baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance & la decence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

& à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes,

M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies ; & pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous ; car elle ne se vante jamais, & ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en feriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non : elle a quelque chose de si noble dans son air que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu.....

FRELON.

Ha ha ha ha, sa vertu !...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes Monsieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O Ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis!... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle & très-vertueuse.

FRELON.

Hé oui, très-vertueuse, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi.

Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiſſe être en ſolitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il eſt très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en ſe promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(*il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué: c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Milord, permettez que je vous préſente mes hommages & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Milord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt votre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur, je paſſe ma vie au café; j'y compoſe des brochures, des feuilles; je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRELON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière; une fille me reste, errante comme moi, misérable & peut-être déshonorée; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans! car enfin, je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*un de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Hé bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'Etat est anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, & que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque. (*a*)

MONROSE, *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de Milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

(*b*) Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même temps.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une ſerviette.*

Meſſieurs, on a ſervi ; ſurtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monroſe.*) Monſieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il ſe retire à part & dit à Fabrice.*) Ecoutez, un mot, Milord Falbrige eſt-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eſt-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela ſuffit : bon jour. Que la vie m'eſt odieuſe!

(*il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ſerais point ſurpris qu'il allât ſe tuer là-haut ; ce ſerait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*les ſurvenans ſortent pour dîner. Frélon eſt toujours à la table où il écrit. Enſuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

MADEMOISELLE Polly, Mademoiſelle Polly!

POLLY.

Hé bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'oſe, car ma maîtreſſe ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie: quand ma maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrètement ce qu'il vous faudra. (*il ſort.*)

FRELON, *ſe levant de ſa table.*

Je vous ſuis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtreſſe? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de la ſorte!

FRELON.

FRELON.

Hé, de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire que si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse qui languit ici dans la pauvreté, & qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime, & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O Ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ha ha, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc; cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable: nous ſommes très à notre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles ſont très à leur aiſe, de-là je conclus qu'elles meurent de faim: elles ne craignent rien, c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur inſolence. Mépriſer M. Frélon!

(*il ſort.*)

SCENE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

AH ! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je ferais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir ; & Milord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je fais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtresse, on s'en apperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la

grandeur d'ame vous soutient: il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vue d'œil: depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent: tu m'as aidée: il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

Hélas ! Milord Murrai n'est point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

LINDANE.

Hé comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien, personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais; je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite: il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en Milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windsor; j'attends son retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; & si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère; & je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! Milord Murrai ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une ſerviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiſelle... je ne ſais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés... je ne ſais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

LINDANE.

Je vous rends grâce avec sensibilité ; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, & vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il eſt deux heures, & Milord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Hé bien, Madame, ce Milord dont vous parlez, je ſais que c'eſt l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'eſt peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre dame qui entre dans mon café comme ſi c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtreſſe, c'eſt Miladi Alton, celle qui voulait épouſer Milord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'eſt elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue : pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre ?

(*elle rentre.*)

SCENE VII.

Ladi ALTON, *ayant traverſé avec colère le théâtre & prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

Ladi ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diableſſe de femme !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Hé bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'oſez aſſurer que cette aventurière eſt une perſonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Milord y eſt venu, il n'y eſt point venu en ſecret; elle l'a reçu en public, les portes de ſon appartement ouvertes, ma femme préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité; & quant à celle que vous appelez une aventurière, ſi vous connaiſſiez ſes mœurs, vous les reſpecteriez.

Ladi ALTON.

Laiſſez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme ! quelle femme !

Ladi ALTON, *elle va à la porte de Lindane, & frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, Ladi ALTON.

LINDANE.

HE qui peut frapper ainſi ? & que vois-je ?

Ladi ALTON.

Connaiſſez-vous les grandes paſſions, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Hélas, Madame, voilà une étrange queſtion.

Ladi ALTON.

Connaiſſez-vous l'amour véritable, non pas l'amour inſipide, l'amour langoureux, mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoiſonner ſa rivale, tuer ſon amant, & ſe jeter enſuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'eſt la rage dont vous me parlez là.

Ladi ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je ſuis jalouſe, vindicative, furieuſe, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

Ladi ALTON.

Répondez-moi, Milord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? fuis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

Ladi ALTON.

Je fuis votre partie : fi Milord vient encore vous voir, fi vous flattez la paſſion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, fi j'en avais une.

Ladi ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Hé bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

Ladi ALTON.

Avant de me venger. je veux vous confondre ; tenez, connaiſſez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà ſon portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, où je.....

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuſe !... Madame...

Ladi ALTON.

Hé bien ?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

Ladi ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe ; ſachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; ſi vous continuïez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chère maîtreſſe, & qu'eſt devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles ſortent.*)

SCENE III.

Ladi ALTON, FRELON.

Ladi ALTON.

QUOI ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous ſervie ? avez-vous employé vos correſpondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est écossaise, & qu'elle se cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

Ladi ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèse !

FRELON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

Ladi ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une Ecossaise qui se cache est une ennemie de l'Etat.

Ladi ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Ladi ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRELON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre ; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée ; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des suites, & on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi ALTON.

Ah! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; (c) je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Ecossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est surement une ennemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

Ladi ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu ayes étudié à St Omer. (*) Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît: elle est décente; on la dit sage; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, fesons la paix; vous êtes un honnête homme, vous, mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

Ladi ALTON.

Aimable! tu me perces le cœur.

(*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collége de Saint-Omer.

SCENE V.

SCENE V.

FREEPORT *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

AH! Dieu soit béni, vous voilà de retour, M. Freeport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FREEPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand' choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſingulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FREEPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, & elle eſt fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point, ſa fierté eſt encore une vertu de plus ; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore

ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte: quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon: enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh! Monſieur, elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente: depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on ſe retire: je hais la cohue auſſi-bien qu'elle: qu'on me la faſſe venir; où eſt ſon appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pousse la porte & entre.*)

SCENE VI.

LINDANE *paraissant toute effrayée*, POLLY *la suit.* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe ?

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(*Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly : il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très-connu; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi.... ou sans moi.... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O Ciel! quelle visite je reçois! Et Milord ne vient point! Cet homme bizarre m'assassine; je ne pourrai m'en défaire; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir.

(*elle s'assied, & travaille à son ouvrage.*)

(*un garçon apporte du chocolat, Freeport en prend sans en offrir; il parle & boit par reprises.*)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme: vous êtes pauvre & vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monsieur; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela est encore plus mal que d'être fière: je sais mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous; est-ce que vous êtes fière aussi vous?

POLLY.

Oh l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi (& ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point

de remercîment, point de reconnaiſſance; gardez l'argent & le ſecret.

(*il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle généroſité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, & à prendre ſon chocolat.*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique? *Le roi eſt venu en haute perſonne.* Eh, malotru! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite? dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monſieur...

FREEPORT.

Hé bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je reſſens juſqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter: recevez mon admiration; c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus fingulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'eſprit, de refuſer un ſecours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Hé que veux-tu dire, toi? en quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler; nous ſommes dans la dernière miſère, & ſans la bonté attentive du maître du café, nous ſerions mortes de froid & de faim. Ma maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice; vous l'avez ſu malgré elle: obligez-la malgré elle à ne pas ſe priver du néceſſaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours liſant.*

Que diſent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuſer. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point: congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui fait donner, & qui ne ſait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FREEPORT, *toujours prenant ſon chocolat & liſant.*

Hem, que dit-elle là ?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes; elle parle de ſoupçons; elle dit qu'une fille.....

FREEPORT.

Ah, ah! eſt-ce qu'elle eſt fille ?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille ?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne fait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un deſſein mal-honnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ſerais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par haſard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviſerez je m'aviſerai. Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire ſa montre.*) Mon temps ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance; mais ſurtout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice ! Monſieur Fabrice ! à mon ſecours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah! Monsieur Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mademoiselle vous trompe, & qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! Monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, & il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état & sa vertu me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans

laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant ; Milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale ; il l'aime encore ſans doute : c'en eſt fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée ; hélas ! elle a ſujet de l'être ; ſon état eſt bien plus cruel que le mien ; une ſuivante a toujours des reſſources, mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié ſa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embraſſe.*) Sois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtreſſe ! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais ! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide ! M. Fabrice, à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*la femme & la servante de Fabrice & Polly emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y A-T-IL donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, & ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Ecosse?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre sexeur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens; elle se porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, ANDRÉ.

Ladi ALTON.

OUI, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble! elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné: ah! du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop sûre. Voici André, le laquais de Milord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Elle eſt pour moi?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

Ladi

Ladi ALTON.

Hé bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'eſt pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de ſa chère Lindane ; cela eſt tout différent, vous dis-je.

Ladi ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi ; n'eſt-elle pas ſans deſſus ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

Ladi ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié..... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une

lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si Mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi! (*il sort.*)

Ladi ALTON *ouvre la lettre & lit.*

Lisons: *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane...* il ne m'en a jamais tant écrit... *il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls intérêts: je sais qui vous êtes, & ce que je vous dois: je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent; comptez sur moi, comme sur l'amant le plus fidelle, & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(*après avoir lu.*)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter; elle est d'Ecosse, sa famille est mal intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecosse; ses amis agissent, il court jour & nuit; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi; & si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCENE II.

Ladi ALTON, POLLY, LINDANE.

Ladi ALTON *à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire;

qu'il s'agit de son bonheur, (*avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais votre physionomie me fait trembler.

Ladi ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame ? venez-vous insulter encore à ma douleur ?

Ladi ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Milord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas, Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ;

mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encore moins de ma rivale. (*elle ſort.*)

Ladi ALTON *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrémité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidelle amant ! paſſion funeſte ! je ſuffoque.

SCENE III.

FREEPORT, MONROSE *paraiſſent dans le café avec* la femme de Fabrice, la ſervante, les garçons du café, *qui mettent tout en ordre ;* FABRICE, Ladi ALTON.

Ladi ALTON *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici ſouvent : c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions.....

Ladi ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente !

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites ſonger ; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque: cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

FREEPORT.

Hé bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes,*) Ah, ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbrige mort!

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché.... *D'Edimbourg le 14 avril..... On cherche par-tout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste Ciel! qu'entends-je! hem, que dites-vous? milord Monrose condamné à....

FREEPORT.

Oui parbleu, le lord Monrose.... lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*)

Oui cela est vrai.... (*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique.... Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme, (*à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Hé, va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte: elle est fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, UN MESSAGER d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée?

elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah! pourquoi eſt-elle née?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi, que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon; cela va perdre ma maiſon.... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien... Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où eſt-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment... M. le Meſſager, je dépoſe cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût ſi fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Freeport & le messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du café.*

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort!.. Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE *seul.*

ON arrête une jeune Ecossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! Je ne sais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, *appercevant* POLLY *qui passe.*

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce... Etes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecosse, qui....

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune; je suis Ecossaise, & pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monsieur, il y a si long-temps que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse?

POLLY.

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue: elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O Ciel, si long-temps impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse!... mais quelles

vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire ; car elle eſt bien au-deſſus de ſon âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas ! ce ſerait préciſément l'âge qu'aurait ma malheureuſe Monroſe, ma chère fille, ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains aient pu careſſer dans ſon berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſais pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réflexions ſur ſon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue ! je ne me poſſede plus : il faut avec votre permiſſion que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monſieur, il eſt impoſſible que vous voyiez à préſent ma maîtreſſe ; elle eſt dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas ! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le

peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mêlé de trouble & d'amertume : de grâce, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote ; je partage toutes ſes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-temps à ſe remettre avant de recevoir une viſite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *se tournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi ; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, & surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON *dans le café à une table.*
FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE suis obligé de vous l'avouer, Monsieur Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, Monsieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre café; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur!

FRELON.

Monſieur Fabrice, Monſieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits; ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiſelle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Hé bien, quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences

avec

avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, & avec ceux de ce Milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Milord.

FREEPORT.

Un Milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je sors. Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise: je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement; serviteur. Cette Ecossaise est belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Lord MURRAI, *penſif & agité.* FRELON, *lui feſant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant un peu.*

Lord MURRAI *à Fabrice, d'un air diſtrait.*

JE ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave & honnête homme : comment ſe porte cette belle & reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous ?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés ! Grâces à tes bontés & à mes ſoins, toué m'annonce un ſuccès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laiſſez-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant Frélon.*)

FRELON *à Fabrice.*

Hé bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en ſortant.*

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI *à Frélon.*

Mon ami !

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

Lord MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat ?

FRELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le savoir, je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand-merci, Monseigneur : tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent ; je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI, *seul un moment.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait !..

Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers !... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose ; les ministres étaient à Vindsor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, & je me ferais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

Lord MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons ; je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAI.

Juste Ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vîte; jetons-nous à ſes pieds : c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah, Milord ! gardez-vous-en bien : elle eſt actuellement avec un gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes !

Lord MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O deſtinée ! Juſte Ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je déſire qu'il ſoit? Et que ſe diſaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir ; & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

Ladi ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

Ladi ALTON.

AH ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà ſûre de votre inconſtance, de mon opprobre & de votre intrigue.

Lord MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes fûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable!

Ladi ALTON.

Monſtre, perfide!

Lord MURRAI.

Je puis être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être: ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi ALTON.

Après une promeſſe de mariage! ſcélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulais tenir ma parole.

Ladi ALTON.

Hé, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur & pour les grâces.

Ladi ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penſes.

Lord MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

Ladi ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout: des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

Lord MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

Lord MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

Ladi ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle sort.*)

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

QUE prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O Ciel! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? fait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! & que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente: il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*il sort.*)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reſte un moment, & ſort à un ſigne que lui fait ſa maîtreſſe.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, perſécutée, errante & ſi malheureuſe avec des ſentimens ſi nobles.

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la molleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échafauds dans nos guerres civiles. & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au ſilence ; il eſt proſcrit lui-même ; on le cherche ; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais ; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement, mais je ne vous connais pas ; je

dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée & prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment, & quel souvenir! Chère & malheureuse épouse!.... fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arroſent, & mon cœur qui ſe fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mère, & je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine ! Où ſuis-je ? Je tombe à vos genoux! voici le premier inſtant heureux de ma vie... O mon père !... hélas ! comment oſez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon ; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abyme où je ſuis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix ; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore ; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne haſarde qu'un reſte de jours déjà proſcrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... & pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Hé bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, & recevez encore mes embrassemens & mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici! & il ne m'a point vue! c'est-là le comble. O mon malheureux père! que ne suis-je partie plus tôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable miladi Alton....

LINDANE.

Quoi ! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire ! Peut-on plus indignement ſe voir outrager ? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc; je vous jure que Milord....

LINDANE.

Lui perfide ! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Milord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour; je ne ſais où je vais; je ne ſais ce que je deviendrai : mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chère maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly, es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi: ne me parle point de Milord: hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi....

POLLY.

Hé bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiſelle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monſieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère ſi généreux; vous qui ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela? qu'eſt-ce que c'eſt que ça? qu'eſt-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller, eſt-ce que vous craignez quelque choſe? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui eſt de ſon pays, fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce Monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble: je pleure auſſi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme

pour

pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on? ne manquez pas de m'écrire,... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; & si jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, & qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O Ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, & que Milord... & mon père....

FREEPORT *à Fabrice.*

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.

SCENE II.

Lord MURRAI, & ſes gens, *dans l'enfoncement;* LINDANE, & les Acteurs précédens, *ſur le devant.*

Lord MURRAI, *à ſes gens.*

RESTEZ ici, vous: vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il ſera ſcellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. (*il tire un papier de ſa poche & le lit.*) Quel bonheur d'aſſurer le bonheur de Lindane!

LINDANE *à Polly.*

Hélas! en le voyant je me ſens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce Milord là vient toujours mal à propos; il eſt ſi beau & ſi bien mis qu'il me déplaît ſouverainement; mais après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encore ma reconnaiſſance & mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point.... je vous verrai pourtant encore une fois: je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiſelle.

SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maiſon vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baiſſez les yeux, & vous pleurez ! quel eſt ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il cauſé quelque chagrin ? il en porterait la peine ſur l'heure.

LINDANE, *en eſſuyant ſes larmes.*

Hélas ! c'eſt un bon homme, un homme groſſièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas inſulté à mes diſgraces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimé, n'aurait point paſſé trois jours ſans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été abſent que pour vous, je n'ai ſongé qu'à vous, je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échappé un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

Lord MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

Lord MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Hé bien, vous me connaissez; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous son fils! vous! vous osez m'aimer.

Lord MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

Lord MURRAI.

Hé, qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

Lord MURRAI.

Votre père? hé, où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

Lord MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

Lord MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement, & le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

Lord MURRAI.

Ah! que c'eſt avec regret! mais vous m'y forcez; je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir ſi fort preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces! avez-vous changé de deſſein? avez-vous retrouvé & perdu en ſi ſi peu de temps le ſentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable....je vous ſuivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque

temps; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé.... cependant j'avais quelque espoir.... n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah malheureuse!

SCENE V.

FREEPORT & FABRICE *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE & sa fille *parlent de l'autre.*

FREEPORT *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point, j'en suis bien aise: je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point, mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Freeport.*

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus

digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI & dernière.

Les Acteurs précédens, le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

Lord MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô Ciel ! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Milord ? Que cet homme me choque avec ses grâces !

MONROSE *à sa fille, tandis que milord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô Ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'eſt ainſi que vous me trahiſſez?

FABRICE, *ſe jetant au-devant de Monroſe.*

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de ſe battre quand ils en ont envie? les volontés ſont libres, laiſſez-les faire.

Lord MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monroſe.*

Vous êtes le père de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encore une fois.....

Lord MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le déſarmer. (*il tire ſon épée.*)

LINDANE *entre les bras de Polly.*

Cruel!... vous oſeriez!...

Lord MURRAI.

Oui, j'oſe.... Père de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de votre ennemi: (*il jette ſon épée.*) c'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

Lord MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, & connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O Ciel ! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur !... (*il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. (*d*)

LINDANE.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

Lord MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de générosité ?

Lord MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout elle est tombée en bonnes mains, & cela me fait plaisir.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE L'ECOSSAISE.

(*a*) EDITION de 1768.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne : la vérité eſt que le grand Turc arme puiſſamment pour faire une deſcente à la Virginie, & que c'eſt ce qui fait tomber les fonds publics.

(*b*) LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baiſſent, & qu'il faut envoyer un autre ambaſſadeur à la Porte.

(*c*) ACTE II, SCENE III, *édition de* 1760.

Ladi ALTON.

Ah! je reſpire : les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, &c.

(*d*) *Ibid.* ACTE V, SCENE VI.

MONROSE.

... Ah, mon bienfaiteur! .. ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

Fin des Variantes.

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,

COMEDIE.

Représentée à Paris, en 1762, en cinq actes, sous le nom de l'ECUEIL DU SAGE, qui n'était pas son véritable titre ; remise au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0123-6

PERSONNAGES.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier de GERNANCE.

METAPROSE, Bailli.

MATHURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez *Dignant.*

BERTHE, feconde femme de *Dignant.*

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

La ſcène eſt en Picardie, & l'action du temps de Henri II.



Eh ! relevez-vous donc . . . . . .

Le Droit du Seigneur Act. 3e Sce. 6e

J.M. Moreau le jeune, Inv. 1785. J.L. Delignon, Sculp.

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Ecoutez-moi, Monsieur le Magister;
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaisante question!
Hé, que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente:
J'ai mes raisons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.

C'eſt un beau nom, il vient du grec *Antos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur*; & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main;
Elle ſera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du grec?

LE BAILLI.

Choſe certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il?

LE BAILLI.

Ah! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne ſais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt:
Ma maîtreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom-là n'eſt pas de mon village.
Acante, ſoit. Son vieux père Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît auſſi rechigner dans ſon ame.

Oui,

Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle eſt hautaine & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'eſt enfin, & de manière exacte;
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte;
Car ſi je ſuis le magiſter d'ici,
Je ſuis bailli, je ſuis notaire auſſi;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes preſſant.

MATHURIN.

Et très-preſſé.... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être ſeul!... il vaut mieux l'être deux.

Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit : & quand donc?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Oui; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous & vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger désormais,
Car je suis riche & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, & non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette : c'est Acante,
Entendez-vous? qui seule ici me tente.
Entendez-vous, Magister trop rétif?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif;
Et pour signer vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre;
Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment?

MATHURIN.

Hé oui : ma tête eſt peu ſavante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos ſeigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouſes.
Des Mathurins les têtes ſont jalouſes :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'eſt le droit du ſeigneur;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLI.

Ah ! depuis bien long-temps
C'eſt établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands ſots!

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les ſeigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? ſommes-nous pas pétris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente?
Je n'en vois pas la raiſon: ça tourmente.
Les Mathurins & les godelureaux,
Et les baillis, ma foi ſont tous égaux.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit, Mathurin, mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos:
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſembleu, vous m'avoûrez auſſi
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie;
Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton eſprit eſt bas, lourd & brutal!
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal! qu'eſt-ce?

LE BAILLI.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue latine:
C'eſt comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des ſottiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

(*il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant; & Mathurin court après lui.*)

LE BAILLI.

Je suis Bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Bailli outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palsandié je ne dois point ma femme,
Maudit Bailli!

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCENE II.

MATHURIN *seul.*

CHIEN de Bailli! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vîte;
Parlons au père, à la fille surtout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis.... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne;
J'ai voulu rompre, & je romps: j'ai l'espoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,

Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, & ſon allure eſt fière:
Moi, je le ſuis; & dès que je l'aurai,
Tout auſſitôt je vous la réduirai:
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

JE t'y prends, traître.

MATHURIN, *ſans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait.... bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je ſuis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me feſais faire
Par le Bailli qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi; mais tout allait fort bien:

Tout eſt paſſé, lâche! tu me délaiſſes?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouſer me pouſſa vivement;
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Hé va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon?

MATHURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon :
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence :
La choſe eſt faite; adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille;
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état :
Nous apprendrons à ta mine inſolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la choſe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppoſe
A ſes contrats, à ſes noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
(*à Acante.*)
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voiſine,
De vous laiſſer enjoler ſur ſa mine:
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaſſez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!... tout ce train-là me laſſe;
Je ſuis têtu; je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés;
Car je ſuis riche.... Or, beau-père, écoutez;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel; ça n'eſt pas mal.

Mon fils ſera conſeiller, & ma fille
Relèvera quelque noble famille:
Mes petits-fils deviendront préſidens.
De Monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens ; & quand j'y penſe,
Je me rengorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De Monſeigneur; il eſt encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous ſeigneurs tous honneurs.

COLETTE *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voiſin,
Notre Bailli t'a donné ſa folie.
Hé dis-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'eſt différent : je fus ſon domeſtique
De père en fils dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Bailli dit qu'elle eſt fort ſavante,

Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au-deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée & jalouſe,
Et la maltraite, & me maltraite auſſi :
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur; je vis de ſes bontés;
Je lui dois tout; j'attends ſes volontés:
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Hé bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Mme BERTHE.

MATHURIN *à Berthe qui arrive.*

MA belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtreſſe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à-l'heure,

Je ne le ferai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Perſonne;
Nous n'avons garde; & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien;
J'en ſuis content, & je dois me promettre
Que Monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle, avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le Bailli lui prête.

Hé bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé ; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille ; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire ;
C'eſt modeſtie & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſâtes par-là ;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh ! finiſſons. Allons qu'on ſe dépêche :
Quels ſots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le Bailli.

COLETTE *à Acante.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel ! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE *à Acante.*

Quoi donc ! ſans ſourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner; & laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgens;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai toute autre.

(*ils sortent.*)

ACANTE.

Ah! que je sens de trouble & de chagrin!
Me faudra-t-il épouser Mathurin?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon Dieu non.

Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir!... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si Monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais s'il revient ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur

Qui

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, & que je forte
A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah! le plaiſant château!
De Mathurin le logis eſt plus beau;
Et Mathurin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe; elle eſt de qualité;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & dont l'ame eſt ſi bonne:
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.

Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène & cette vieille dame
Semblent donner quelque choſe à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les vois;
J'ai de l'orgueil; & je ne ſais pourquoi....
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe & Monſieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'oſe; mais enfin
J'ai quelque eſpoir : que ton conſeil m'aſſiſte.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du ſeigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée; & l'affaire,
A ce qu'on dit, eſt un très-grand myſtère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épouſée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mère
Eſt très-alerte, & conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit pardevant le Baillif:

J'aurai, dit-elle, un mari par juſtice.

A CANTE.

Que de bon cœur j'en ſais le ſacrifice!
Chère Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

MA robe, allons.... du respect.... vîte Phlipe.
C'est en Bailli qu'il faut que je m'équipe:
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis Bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*il s'assied devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, & de grande importance.
De matrimonio..... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*à Colette.*)
Approchez-vous.... faites la révérence,
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.
Colette.... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc, Monsieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI, *écrivant.*

Çà, vingt ans, passe: ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose;
Et jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les.... Aurait-il...

COLETTE.

Oh! oui, Monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses,
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime nœud.... quelle malice!
Çà, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A ſon amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout: mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, Monſieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin oſât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de conſtance;
Je l'écoutais, & c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien;
Ils ont tout vu, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire.
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'inſolence
Impunément d'abuſer l'innocence?

LE BAILLI.

En abuſer! mais vraiment, c'eſt un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Inſtrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de ſa ſimplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle inſiſte, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raiſon des outrages
Contre les lois faits par le ſuborneur,
Dit Mathurin, à ſon préſent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on diſe
Dans le pays une telle ſottiſe.
Mon honneur eſt très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût bleſſé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLI.

Pour ſe venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous ſont faits;
Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, inſolences,
Enormités ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas tout: il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh rien ne produit rien.
Traître Bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, & nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.
(*il se lève.*)
Depuis une heure en vain je vous écoute:
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, & les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Instrumenter & signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura,
De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis Baillif, & j'ai les droits du maître :
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, fachez que vous aurez
A faire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *seule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté, cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon secours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je suis bien pis.

De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée;
Ma chaîne eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne ſais quoi de brillant & de fier;
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTE.

Le bailli Métaproſe
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle choſe!

COLETTE.

En quoi ſi belle?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans!

COLETTE.

Oh Mathurin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai passées!
Que les romans font naître de pensées!
Que les héros de ces livres charmans
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel.... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur!
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de descendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table;
Il m'accueillit; ah, qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.

C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse & légère
Peut m'en rester.

ACANTE.

Je l'ai distincte & claire.
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe & bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman est beau!

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret Monſeigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe; & je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au-deſſus de nous?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point... mais il eſt cauſe
Que l'ayant vu je ne puis à préſent
En aimer d'autre... & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer;
Et réprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Etait plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.

Ah! la douceur eſt l'appât qui nous prend.
Que Monſeigneur, ô Ciel, eſt différent!

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guère ſage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTE.

Oh Mathurin!... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais Monſeigneur eſt bon : il eſt le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais ſi belle.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.

Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur ;
Mathurin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Hé moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas ! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame eſt ſi bonne !
Laure, ſurtout, cette vieille perſonne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Car ſais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ſes bontés m'honore ?
Entre ſes bras elle me tient ſouvent,
Elle m'inſtruit, & pleure en m'inſtruiſant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer ?

ACANTE.

Mais de ma deſtinée.
Elle voit bien que je ne ſuis pas née
Pour Mathurin... crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conſeils, des leçons...
Veux-tu me ſuivre ?

COLETTE.

Ah oui, ma chère Acante,
Enfuyons-nous, la choſe eſt très-prudente.
Viens, je connais des chemins détournés
Tout près d'ici. (*a*)

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

Quel chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez ; votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée !
Hom, l'idiote ! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main & veut l'embrasser.*

Ah ! palsamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne & détourne la tête !

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas ! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier: c'est je pense un des gens
De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne;
Nous avons sauvé Metz, mon maître & moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage,
Mais il est trop sérieux pour son âge:
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi
Mon vieux Dignant, de te trouver ici:
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous serez de la cérémonie.

Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danserons, nous ferons tous joyeux.
Ta fille est belle... Ha, ha, c'est toi, Colette;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?
Mathurin est ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je réponds sur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.

C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du reſpect.

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé;
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE *à Acante.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Eſt un ſot qui diffère.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du ſeigneur.

BERTHE.

Hé pourquoi tant s'effaroucher? la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je puis proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, & n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(*à Colette en s'en allant.*)

C'eſt très-bien dit. Hé bien, l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(*ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Hé quoi, déjà le chevalier Gernance?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, Monſieur le Chevalier,
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Hé oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin ſe donne l'inſolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre: il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés & des plus délicats.
Pour le marquis, il ne ſe hâte pas;

C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur:
Tiens, il me vient une bonne penſée;
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque maſure.

CHAMPAGNE.

Oui: le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſſède Dormène
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en ſouviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes:

Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;
Elle eſt très-fraîche, elle eſt de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle ſent trop ſa Dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante:
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui ſont trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monſeigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine;

Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé ; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon ! l'on ſe fâche, on s'appaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué, quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus ;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron feſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.

Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & sonne les alarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit, c'est Monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manéges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Hé oui, l'on peut ſe réjouir par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.

En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maîtreſſe eſt ſage;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile & ſévère,
Mais, entre nous, ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ſes biens, languit dans la miſère,
Fit de douleur expirer votre mère,

Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant : son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Hé bien, je vous préfage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut :
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.

La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche & la mienne.
Quoi, vous penſez être dans tous les temps
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous reſpecte;
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encore à trouver.
Craignez ſurtout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange ſcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le ſot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des ſots;
Et ce n'eſt pas ſur les diſcours du monde
Que le bonheur & la vertu ſe fonde.
Ecoutez-moi. Je ſuis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai penſé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier auſſi.

LE CHEVALIER.

Très-humble ſerviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaiſie
N'eſt pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un eſprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneſſe,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang: lui ſeul doit animer

Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préserve !
Il faut savoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philosophie
Me paraît toute à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens ;
Je les consulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
Voici la noce ; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acante,
C'est le vieux père, & la mère, & la tante,
C'est le Bailli, Colette & tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI
à la tête des habitans.

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouiſſance,
Nous préſenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard ; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez !... Notre gros Mathurin,
La belle Acante eſt votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monſeigneur, vous me rendrez juſtice ;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe ;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLI.

La chose est constatée.
Colette est folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monseigneur saura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les lois ; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;
Hé bien, chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS *à Acante.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.

Comptez

Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve alégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monseigneur, le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage ;
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je pense,
Là suit des yeux, & non sans complaisance.
Mon cher cousin....

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon cousin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCENE III.

LE BAILLI, les autres Acteurs.

MATHURIN.

QUE disent-ils?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte !

LE BAILLI.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au Bailli.*

Mais doit-on....

BERTHE.

Hé quoi, benêt, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté:
(*lui donnant des papiers cachetés.*)
C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez pas.... O fille toujours chère!...
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis; ils sont pour moi sacrés:
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois.... de vous je me sépare,
C'est pour jamais: mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais;
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE *à Acante.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je, hélas!

SCENE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'eſt une tyrannie.

LE BAILLI.

C'eſt la condition, *ſine qua non.*

MATHURIN.

Sine qua non; quel diable de jargon!
Morbleu, ma femme eſt à moi.

LE BAILLI.

Pas encore:
Il faut premier que Monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us,
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels ſont-ils?

LE BAILLI.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée;
Puis Monſeigneur dans un fauteuil à bras
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLI.

C'eſt la règle.

MATHURIN.

Allons, paſſe.
Et puis après?

LE BAILLI.

Monſeigneur avec grâce
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la conſidère;
Il examine à fond ſon caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLI.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici
Pour écouter ſa femme?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſottiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche, il faut qu'un mari ſe retire:
Point de raiſons.

MATHURIN, *ſortant.*

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, & ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe ſurtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.

Quelle ſera cette étrange entrevue?
La peur me prend; je ſuis toute éperdue.

LE BAILLI.

Aſſéyez-vous; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *ſeule.*

IL eſt aimable.... ah! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins & dans mes torts ſecrets?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuſer le ſort qu'on me préſente,
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'eſtime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour?...
Où ſuis-je?... on ouvre!... à peine j'enviſage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorſqu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, *s'aſſeyant.*

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfeſance,
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans ſa poche.*

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plu; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuſe?
J'en ſuis fâché.... Vous deviez être heureuſe.

ACANTE.

Ah! je le ſuis un moment, Monſeigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchiſe;
Tous vos ſecrets ſeront en ſureté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le ſais bien; & j'avoûrai ſurtout
Que c'eſt trop tard expliquer mon dégoût;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui ſous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'eſt chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Mathurin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs & leur langage
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur;
Je la combats; mais elle a l'avantage.
En frémiſſant je ſais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant ſon fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE *à genoux.*

J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds; tous me ſeraient horribles:
Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles;
Le premier bien ſerait votre bonté,
Et le ſecond de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empreſſement.*

Hé, relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, & dans votre perſonne,
(*ils s'approchent.*)
Dans vos diſcours, ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs:
Je l'avoûrai, vous ne paraiſſez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur?
Par-tout on a de l'eſprit; c'eſt l'ouvrage
De la nature, & c'eſt votre partage:
Mais l'eſprit ſeul ſans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me ſurprend.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame eſt indulgente!
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on attend, plus on eſt étonné. (*b*)

LE MARQUIS.

Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,
Et le deſtin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouſer Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa perſonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne:
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable & retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble & révérée,
Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare & cruelle:
Elle me hait; & je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi :
Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai, mais je souffrirai moins,
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître;
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être....
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah Ciel!

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime;
Elle a raiſon.... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne eſt déjà commencée,
La noce prête & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux!
Qu'il le devient chaque inſtant davantage!

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais après tout, puiſque de l'eſclavage

(*il s'approche.*)

Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer...

Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...

(*il s'approche encore.*)

Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.

(*elle s'approche.*)

Mais... le temps preſſe; il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....

(*ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte Ciel! ſi j'écoute!

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant bruſquement.*

JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons; le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.

Hé quoi! ſi tôt?

LE MARQUIS, *tirant ſa montre.*

Il eſt vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces fiéges sont bien proches;
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais préfage.
Qu'en dites-vous, Bailli?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis,
De naître hélas! le vassal d'un marquis! (*c*)
(*ils sortent.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

Non, je ne perdrai point cette gageure....
Amoureux! moi! quel conte! ah je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle...
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...

Et de l'esprit !... quoi, dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer :
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

AH voici bien pardienne une autre histoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur.
On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah !

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal....

Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite...
Hola! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à ſon mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit ſur elle:
Mais je me trompe, ou j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la feſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;

Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eſt pétri des vices de ſon père;
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté?

LE MARQUIS.

Eh mon ami! ſuis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte Ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment!.. j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh! liſons vîte.... Une table à l'inſtant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître!
Qu'aura-t-on fait & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre temps aura de quoi vous plaire;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux...
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre... & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux

Entre vos mains! quoi! Laure eſt donc ſa mère?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui ſerviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre; & j'ai dû vous prier
En ſa faveur... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée.
Ne ſubſiſtant que des nobles ſecours
Que par mes mains vous verſiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai : je ſais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop ſévère...
Quel ſouvenir!... que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons!...
Je le ſavais : le père de Gernance
De Laure hélas! ſéduiſit l'innocence ;
Et mes parens par un zèle inhumain
Avaient puni cet hymen clandeſtin.
Je lis, je tremble. Ah douleur trop amère!
Mon cher ami, quoi! Gernance eſt ſon frère!

DIGNANT.

Tout eſt connu.

LE MARQUIS.

Quoi! c'eſt lui que je vois!...
Ah! ce ſera pour la dernière fois....
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il ſemble, ô Ciel! qu'il connaiſſe ſon crime!

Que dans ſes yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'eſt quelque choſe.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin ſe cachant le viſage.*

AH! Monſieur.

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords! vous! eſt-il bien poſſible?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,

Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit que le trouble environne
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduit à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens;
Mais j'étais fou; je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.

Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait ſa défenſe.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main;
Dans cet état, ſa grâce attendriſſante
Enhardiſſait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel, comme elle a tancé ma hardieſſe!
Oui, j'ai cru voir une chaſte déeſſe,
Qui rejetait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſère,
Dans la baſſeſſe & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,

De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère:
De vous ſurtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux; mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouïe.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;
Elle revient des portes du trépas:
Alors ſur moi fixant ſa triſte vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance.... c'eſt ſon fils,
C'eſt lui... je meurs.... à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.

Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez bien vîte, & peſez mûrement....
Pauvre jeune homme! hélas! comme il ſoupire!...
(*il lui montre l'endroit où il eſt dit qu'il eſt frère d'Acante.*)
Tenez, c'eſt là, là ſurtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur, Acante!...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi je ne ſuis pas devin....
Il faut tout réparer. Mais par l'uſage
Je ne ſaurais la prendre en mariage.
Je ſuis ſon frère, & vous êtes couſin:
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici... j'ai perdu la gageure.

SCENE XII & dernière.

Les Acteurs précédens, ACANTE, COLETTE.

ACANTE.

OU fuis-je hélas! & quel nouveau malheur!
Je vois mon père avec mon raviſſeur!

DIGNANT.

Madame, hélas! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi! qu'entends-je? quel myſtère?

LE MARQUIS.

Il eſt bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du ſort, & ſurtout de l'amour.
Je me ſoumets à leur pouvoir ſuprême.
Hé quel mortel fait ſon deſtin ſoi-même?...
Nous ſommes tous, Madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel! eſt-ce un rêve?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais ſur mon cœur.

ACANTE.

Moi! comment croire un tel excès d'honneur.

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre ſage;
Et dès demain je vous mets en ménage

Avec Dorméne ; elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc ?

LE MARQUIS.

Toi ! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne.
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, & que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse ; & mon cœur
Sans rien chercher a trouvé le bonheur.

Fin du troisième & dernier acte.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs auront la pièce en trois actes & en cinq.

(*a*) Me donna des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis ; rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

(*b*) Moins on attend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoins, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'eſt vous ſurtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

(*c*) LE MARQUIS.

Nous verrons.
Hé !

(*il ſonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur.

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ſes parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*
Ciel! prends pitié de mes secrets ennuis.
LE MARQUIS, *sortant d'un autre côté.*
Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah, que j'ai peur de perdre la gageure!

SCENE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

DIS-MOI, Bailli, ce que cela figure?
Notre Seigneur est sorti bien fournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais assez ses honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie.... il s'en va tout pensif.
LE BAILLI.
C'est qu'il pense beaucoup.
MATHURIN.
Maître Baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'assomme:
Quand on est prêt, *nous verrons!* ah, quel homme!
Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.
LE BAILLI.
C'est pour ton bien.
MATHURIN.
Mon ami Baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'aſſure
Que ſur moi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être ſage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eſt bien vrai qu'Acante eſt aſſez belle.....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'eſprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour ſeconder les dons de la nature!
J'eſtime Acante: oui, je dois l'eſtimer;
Mais, grâce au ciel, je ſuis très-loin d'aimer.
(*il s'aſſied à une table.*)
Ah! reſpirons. Voyons, ſur toute choſe,
Quel plan de vie enfin je me propoſe...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en ſortir que pour ſervir mon roi,
De m'attacher par un ſage hymenée
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la nobleſſe & le ſort abattu
A mes bienfaits doivent des jours proſpères:
Dormène ſeule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réſerve aujourd'hui.
Allons la voir..... d'abord écrivons-lui
Un compliment..... mais que puis-je lui dire?
(*en ſe cognant le front avec la main.*)
Acante eſt là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois; comment la fuir? par où?
(*il ſe relève.*)
Qui ſe croit ſage, ô Ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai ſans doute.
(*il finit ſa lettre.*)
Hola! quelqu'un.... Je ſais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante; c'est Dormène
A qui j'écris .... on a bien de la peine
Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH! voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie

D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,

Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?

Explique-toi.

MATHURIN.

C'eſt un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Hola! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à ſon mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, & vous qui l'ainiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
C'est mon devoir; & j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la feſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.

Il ne sait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il déshonore, il trahit l'innocence ;
Il perd Acante : & pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur !
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime !
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il est pétri des vices de son père ;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?...

LE MARQUIS.

Eh, mon ami ! suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vîte.... Une table à l'inſtant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître!
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre: & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure eſt donc ſa mère?
Mais pourquoi donc lui ſerviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En ſa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS *à Dormène qui entre.*

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure aſſez déſagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance eſt coupable !

DORMENE.

De tous mes biens il me reſte l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un ſi grand cœur
Ne reſpectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne déteſtât le crime.
Je ne viens point vous demander raiſon
De l'attentat commis dans ma maiſon....

LE MARQUIS.

Comment ? chez vous ?

DORMENE.

C'eſt dans ma maiſon même
Qu'il a conduit le triſte objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître !

DORMENE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.. Hélas ! ma faible voix

En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc....

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, *quelques* Domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'eſt peut-être un peu tard.
Chacun ſon bien; tu-dieu, quel égrillard!

LE MARQUIS *à Dignant.*

Courez ſoudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle; ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez...

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du ſeigneur, femme que l'on enlève!
Défenſe à moi de lui parler..... Je crève.

Mais je l'aurai, car je suis fiancé :
Consolons-nous, tout le mal est passé.
(*il sort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera sur elle ;
Voilà le monde : & de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.
(*à Dormène.*)
Hé bien parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre :
Nous sommes seuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monsieur?
Apprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acante, en secret étant née
De cette Laure illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire ;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père,
Gernance enfin.....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMENE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! ô Ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre :
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre
(*le Marquis lit.*)
C'est ma parente ; & mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.

Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah, qu'ai-je lu! que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons!
De tant de coups mon ame eſt oppreſſée;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers, ils me ſont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux oſe chez moi ſe rendre!
Le voyez-vous?

DORMENE.

Ah! Monſieur, je le vois,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il paſſe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que ſa vue
N'accroiſſe pas le chagrin qui vous tue;
C'eſt à moi ſeul de l'entendre; & je crois
Que ce ſera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*en regardant de loin.*)

Il ſemble, ô Ciel! qu'il connaiſſe ſon crime.
Que dans ſes yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit... le traître!
A mes regards il tremble de paraître:
C'eſt quelque choſe.

(*tandis qu'il parle, Dormène ſe retire en regardant attentivement Germance.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

AH! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur;
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit que le trouble environne
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène;
C'est une faute, il est vrai, j'en conviens;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène & Laure sa compagne
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je oui! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;

Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardieſſe!
Oui, j'ai cru voir une chaſte déeſſe,
Qui rejetait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſère,
Dans la baſſeſſe & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable,
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſurtout elle a parlé long-temps.....

LE MARQUIS.

De moi?....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;
Elle revient des portes du trépas.

Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe & s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
C'est lui.... je meurs.... à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsqu'Acante en ces lieux
Pourra paraître en vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

Quel jour pour moi! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante est donc de ma maison!
Mais sa naissance avait flétri son nom;
Son noble sang fut souillé par son père;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère;

Mais ce beau nom a perdu tous ſes droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triſte Laure, ô penſée accablante!
Fut criminelle en feſant naître Acante;
Je le ſais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure eſt mort aſſaſſiné.
De maux cruels quel tiſſu lamentable!
Acante, hélas! n'en eſt pas moins aimable,
Moins vertueuſe; & je ſais que ſon cœur
Eſt reſpectable au ſein du déshonneur;
Il ennoblit la honte de ſes pères;
Et cependant, ô préjugés ſévères!
O loi du monde! injuſte & dure loi!
Vous l'emportez....

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MADAME, inſtruiſez-moi:
Parlez, Madame, avez-vous vu ſon frère?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, ſa douleur eſt ſincère.
Il eſt bien étourdi; mais entre nous,
Son cœur eſt bon; il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Hé, mais Acante!

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, ſa naiſſance illégitime!

DORMENE.

Hélas!
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa, son destin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, & ses parens
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle est sans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;
Et vous n'osez donner le superflu.
O juste Ciel ! qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMENE.

Vous êtes juste & sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage

Au sang de Laure, & ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMENE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, & fit par son crédit
Casser l'hymen ; & c'est lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop.... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux.....

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais.... lui servir de père.

DORMENE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas !...
Madame, un mot : conseillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMENE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, Madame,
En quel état eſt Acante?

DORMENE.

Son ame
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe;
Soyez ici ſouveraine maîtreſſe,
Et pardonnez à mon eſprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
(*il ſort.*)

SCENE X.

DORMENE *ſeule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre?
Qu'il eſt troublé! j'en juge par ſa lettre;
Un ſtyle aſſez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour très-ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit!
Et pour Acante il paraît bien ſenſible!
Quoi! voudrait-il.... cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent.... demandait-il ma main?
Le chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée?
L'amour encor n'eſt point connu de moi;

Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il eſt triſte, ô Ciel ! de n'aimer rien !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

FESONS la paix, Chevalier, je confeſſe
Que tout mortel eſt pétri de faibleſſe,
Que le ſage eſt peu de choſe ; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par haſard le mot d'hymen ſe lit ?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer?

LE MARQUIS.

Hé bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment:
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VENEZ, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur
Prête en tout temps, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux & du bien?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot. & j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis sans replique.
Trois mille francs! ah l'homme magnifique!
Le beau présent! que Monseigneur est bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ferai la première:
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi;
L'une des trois est déjà fort contente:
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante,
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux: j'en suis charmée.
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le sera.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

La voici, je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée. (*ils sortent.*)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Et depuis tout-à-l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu pardevant Monseigneur.
Ah, la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été si tôt faite.

Mon cœur reſſent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là! qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt.... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais Monſeigneur le Marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé.

Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEMEUREZ ſans me craindre:
Le marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE *à Acante.*

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER *à Acante.*

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah ! reſte ici : ce raviſſeur m'accable....

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER *à Acante.*

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le fuis; mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaiſer.
Ma folle erreur avait pu m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame!... oh oh! quel eſt donc ce langage?

ACANTE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſuffire:
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'eſt cher: allez vous oublirez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui? moi, Monſieur!

COLETTE *à Acante.*

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le désire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.
(*elle sort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

HELAS, Madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort; & surtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle!... Est-il vrai?

DORMENE.

Germance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître?
Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte

Sont naturels, & tout vous sera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De Monseigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi de son sang? ah! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé .... je ne sais quoi l'accable:
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE VI & dernière.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *au fond.*

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Il ne fera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit :
Bientôt l'absence affermira mon ame.
(*appercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, Madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi !... point du tout. Vous ferez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô Ciel ! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !
(*à Dormène.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout eſt réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eſt pas :
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le ſais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi ſuffire à vos bienfaits ;
Votre deſtin doit changer déſormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choiſir pour moi l'agréable eſclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur ſe ſerait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indiſſolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble & ſage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau?
Pardonnez-vous cette offre?

DORMENE.

Ma ſurpriſe
Eſt ſi puiſſante, à tel point me maîtriſe,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, Madame,
Je vous ſoumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur :
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur?

DORMENE.

Conſultez-vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acante....

ACANTE.

Hé bien, mon protecteur....

LE MARQUIS, *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant?

ACANTE.

Quoi, Monsieur.....

LE MARQUIS.

Acante... vous... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle; & de ses tristes jours
Adoucissez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, est assurée;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées....
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux.... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Hé quoi! ma sœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je suis reconnaissante,
Je suis confuse... Ah c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'est pas la fortune que j'aime....
Mon état change, & mon ame est la même;
Elle doit être à vous.... Ah permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités !
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, Madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus. . . .
Acante. . . .

ACANTE.

Hélas ! . . .

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux :
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue. . . . oui, mon ame est vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
(*à Acante.*)
Soyons heureux. . . . Oui. . . . recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons que je vous mène
Chez votre mère ; elle sera la mienne,
Elle oublîra pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds. . . .

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur,
Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin des Variantes.

CHARLOT

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

Représentée sur le théâtre de Ferney, au mois de septembre 1767.

PREFACE

imprimée dans l'édition de 1767.

CETTE pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant & de danse; du comique, du tragique; de la morale & de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, & même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grâce au corps & à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu & ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté & tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV

Henri IV est véritablement le héros de la pièce ; mais il avait déjà paru dans la Partie de Chasse représentée sur le même théâtre, & on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. (1)

(1) M. *de Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait ; & c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici. *Note des Editeurs.*

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti d'*Henri IV.*

HENRI IV. Suite.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le Marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la Nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la Comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, Courriers, Gardes.

La scène est dans le château de la Comtesse de Givry, en Champagne.



.....fors d'ici tout à l'heure:

Je te l'ordonne.

Charlot act 2 Scene 3e

J. M. Moreau le Jr inv. 1785 Longueil Sculp.

CHARLOT

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente une grande ſalle où des domeſtiques portent & ôtent des meubles.* L'INTENDANT *de la maiſon eſt à une table,* UN COURRIER *en bottes à côté.* Mme AUBONNE *nourrice coud,* & BABET *file à un rouet,* UNE SERVANTE *prend des meſures avec une aune, une autre balaye.*)

L'INTENDANT, *écrivant.*

QUATORZE mille écus !... ce compte perce l'ame...
Ma foi je ne ſais plus comment ſera Madame
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Hé oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau !

Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!

Mme AUBONNE, *couſant.*

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe, chante,
Notre bonne eſt toujours dans ſa mine dolente.

Mme AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras; chaque choſe a ſon temps.

LE COURRIER *à l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère....
Mais pour ce prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vîte.

Mme AUBONNE.

Hélas! j'eſpère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra ſervir ſous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il aſſiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTANDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans par un chemin secret
En ayant apporté s'étaient laissés surprendre:
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(*Mme Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou; une servante qui balayait s'approche & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.*)

Mme AUBONNE, *se levant.*

Les pauvres gens!

BABET.

Hé bien?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le roi....

Quatorze mille écus en six mois...

LE COURRIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y penſe!....
Le roi les rencontra.... ſon auguſte clémence....

BABET.

Leur fit grâce ſans doute.

(*ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;
Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.
Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage,
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout: le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*il tire ſon mouchoir & s'eſſuie les yeux.*)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mme AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mme AUBONNE, *se remettant à l'ouvrage.*

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un soir près d'un couvent....

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras:
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié.... Va vîte.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(*il sort.*)

BABET, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,
Eſt un grand garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mme AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mme AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal eſt ſans remède.

Mme AUBONNE, *couſant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger;
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les femmes, GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

AH! le méchant Marquis! comme il eſt malhonnête!

Mme AUBONNE.

Hé bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſer-

Passe encor pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté, tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Mme AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La chose est mal pourtant..... Madame la Comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens ; & Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire

Pour acquérir ainſi deux ſoufflets du Marquis?

GUILLOT.

Il eſt jaloux, il t'aime.

BABET.

Eſt-il bien vrai?.... tu dis
Que je plais à Monſieur?

GUILLOT.

Oh tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en paſſant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits;
Et pour préſent de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc!

Mme AUBONNE.

Quelle ſotte folie!
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, & qui dans la maiſon
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même:
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands ſeigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore: ils en ont une file;
Ils vous écrêment tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet; parbleu, chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage

Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
Les deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mme AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh... j'entends ſi j'oſais....
Mais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT, *ſe levant.*

Jamais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.
Ah! tous les grands ſeigneurs ſe ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monſieur l'Intendant....
Çà, je vous diſais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne & ſa fille jolie,
Appercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était ſon confident:
C'eſt un brave ſeigneur, & que par-tout on vante;
Madame la Comteſſe eſt ſa proche parente:
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS. (*tous ſe levent.*)

LE MARQUIS.

MON vieux feſeur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille Bonne....
(*à Guillot.*)
Ah! te voilà, maraud; ſi jamais ta perſonne

S'approche de Babet, & surtout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Hé, de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

Mme AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente, à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse & pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, débourse, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là ! quoi, dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !

Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner:
Je vois qu'il a raison.

Mme AUBONNE.

Fi! quel discours infame!
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mme AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat!

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Hé si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.

Je l'aime.... comme il m'aime.... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*à Guillot qui est dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vîte.... Ah, ah, je t'apperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH! qu'est-ce que je vois!
Je le cherche par-tout: que ses mœurs sont rustiques!
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

Mme AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit: on pourra l'attendrir.

Mme AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-temps, vous sauvâtes sa vie:

Il en doit à jamais garder le ſouvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laiſſez-moi lui parler.

Mme AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
Par ſes ſoins maternels amolliſſe ſon ame!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout eſt-il préparé?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous ſais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout eſt prêt, mais la dépenſe eſt forte;
Cela pourra monter tout au moins.... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe?
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-moi, je vous prie.

(*ils ſortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL eſt temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.

Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez;
Et que Charlot toujours prompt à me ſatisfaire,
Feſait aſſidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque académie;
La doctrine eſt pour eux, & non pour ma maiſon.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on en puiſſe dire,
De très-bons officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, poliſſant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux lois de ſon devoir
Un officier ajoute un triſte & vain ſavoir;
Mais ſachez que ce roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.

Vos pareils ſont polis; pourquoi? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en eſt empreinte; & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme, il faut plaire à ſon roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré;
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive & la courtiſe;
Il lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à ſa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendriſſez, Madame, je vous jure
De reſpecter toujours mon devoir, la nature,
Vos ſentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de reſpect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le reſpect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainſi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il ſerait déſormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *ſe détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'alégreſſe
Ne pourra plus laiſſer de place à la triſteſſe.
Où donc eſt votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ſes auguſtes pères.

Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, Madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang; sûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.
Mon fils sans doute aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Hé mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Hé bien la voilà...., mais....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baise.*

Je révère,
J'ose chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamare!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée, & d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond, elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS & CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

LE roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.

Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt; c'est ce soir qu'on l'attend;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis.... je rougis ; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très-beau.... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & font sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, *allant & venant.*

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit *c'est lui*, la chose est claire.

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, & pour vous avertir,

Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs italiens,
Et des danſeurs de corde, & des muſiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors & des trompettes,
Des feſeurs d'acroſtiche, & des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* ſur les chemins;
On le crie au village & chez tous les voiſins;
Dans votre baſſe-cour, on s'obſtine à le croire;
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon ſoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie!

(*ils ſortent: la comteſſe reſte avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne ſoupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux ſont réſolus:
Il ſervira le roi, je ferai ſa fortune;
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'eſt-là ce qui ſoutient,

C'eſt-là ce qui conſole & qui charme la vie.

Mme AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne ?

Mme AUBONNE, *triſtement.*

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mme AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fais danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mme AUBONNE.

Mon fils !.... Madame... allons.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

ENFIN, je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave & clément qui fait plaire & combattre,
Qui conquit à la fois son royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui fait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mme AUBONNE.

Très-belle & très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet.....
Eh mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet ! allons vîte.

(*il sort.*)

Mme AUBONNE.

Hé bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne Comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour ;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer ;
Il ose être jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère :
Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !
Ses airs, & son ton brusque, & sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mme AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïſſable;
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mère après tout je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer;
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes ſentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mme AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi que devenir? comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves triſtement,
Ma chère Aubonne!

Mme AUBONNE.

Hélas!

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comteſſe à différer la choſe?
Tu ſais la gouverner, ton avis en impoſe;
Par tes diſcours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laiſſer le temps de me déterminer.....
Mais réponds donc.

Mme AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie....
(*en pleurant.*)
Votre demande eſt juſte.... elle ſera remplie.

SCENE II.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien ; le vôtre eſt bien mieux fait,
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !.... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mme AUBONNE.

Il veut ſervir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi. (*a*)
Oui, mon père eſt ſoldat du plus grand des monarques :
Il fut bleſſé, Madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais ſur ſes pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur eſt plein d'amour ;
Oui, je voudrais ſervir Henri quatre & Madame.

JULIE *à Aubonne.*

La Bonne, vous pleurez !

Mme AUBONNE.

J'en ai ſujet : mon ame
Se rappelle ſans ceſſe un fatal ſouvenir.

JULIE.

Quoi ! pouvez-vous ſans joie & ſans vous attendrir

Voir un fils si bien né, si rempli de courage
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

Mme AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste; il est touchant, ma Bonne.
Mais il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... çà, dites-moi, Charlot....
Non....Monsieur....mon ami....ma mère....que ce mot....
De Charlot.... convient mal.... à toute sa personne!

Mme AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma Bonne!....

Mme AUBONNE.

Hé quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le Marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mme AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui....
Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Cela n'est point étrange;

Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtiſans attirent les regards;
Les armes, le deſſein, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique;
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous ſeule en ſervez.... mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu non....
Vous chantez à merveille; & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence;
Aſſéyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mme AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(*elle s'aſſied, ils danſent, & Charlot chante.*)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A ſon choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, *après avoir danſé un ſeul couplet.*
Vous êtes donc l'auteur de la chanſon!

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
Par votre goût ſans doute ils ſeront rejetés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne.... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent ſurtout exciter ma colère:
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!.... je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une ſeconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mme AUBONNE.

Ils me ſont tous les deux un extrême plaiſir.
Je voudrais que Madame en pût auſſi jouir.

JULIE *recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, &c.
Majeur.
Vous ſeule ornez ces lieux.
Des rois & des dieux
Le maître eſt dans vos yeux.
Ah! ſi de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur!

Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, &c.
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danser, pendant que* Mme AUBONNE *est assise & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

MEURT de ne les plus voir!.... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser, un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup? & les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,

Si

Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer:
Mon cœur le méritait; il l'osait espérer.
(*en montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême:
Ses ordres sont sacrés; chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mme AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Ecoute, mon garçon; je te défends... à toi,
(*Charlot le regarde fixement.*)
De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mme AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Hé, comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.

Je n'ai point de reproche à recevoir de vous;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mme AUBONNE.

Hé bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr..... Monsieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli ni bon ni circonspect:
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, & devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi, si?

Mme AUBONNE, *se mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix;
Eh mon Dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je fais ce que je doi;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue;
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! miſérable....

JULIE.

Encore!

Mme AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.
(*il ſort.*)

Mme AUBONNE.

Ah! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis;
Qu'ai-je fait! non, ces nœuds ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi! tu me ſerviras?

Mme AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mme AUBONNE.

O fortune! ô deſtin! que tout change à ton gré!
Du public cependant reſpectons l'alégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la comteſſe.
Comment parler, comment, par un trouble cruel,
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolemnel?

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe:
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mme AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mme AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mme AUBONNE.

Hélas! tout dès long-temps trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mme AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir :
Je ferai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE V.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empreſſement.*

ALLEZ, votre marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mme AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.

Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans :
Les filles l'entouraient; toute notre sequelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais Monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé.

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut.... Il s'est fâché vraiment:
Il a dit de gros mots.

Mme AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

AH mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi!

Mme AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mme AUBONNE.

Ah mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'choſe.

Mme AUBONNE.

Eh, butor, dis donc vîte de grâce
Ce qui s'eſt pu paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas! tout eſt paſſé. Le marquis là dehors
Eſt troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mme AUBONNE.

Ah, malheureuse!

JULIE.

Hélas, vous répandez des larmes!
Mais ce n'est pas Charlot; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître:
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître.
Mais Charlot lui disait, Monsieur, n'approchez pas;
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mme AUBONNE.

Hélas!
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en est plus temps.

Mme AUBONNE.

Juste Ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mme AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée, & presque au même instant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche si je puis qu'on n'entre & qu'on ne sorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mme AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste Ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solemnel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne

Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET *à Guillot.*

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute,
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute,
Il en disait de moi l'an passé tout autant;
Il croyait m'enterrer; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

Mme AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.
(*elle sort.*)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame!

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir sans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux.

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.

Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi? ta mère eſt complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguſte maîtreſſe!
Et que je plains Julie! elle avait la tendreſſe
De monſieur le marquis; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus ſi coupable.
(*à l'Intendant.*)
Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'oſe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné juſqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon ſang pour la ſervir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maiſon mon enfance nourrie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne ſont pas pour moi.... la ſource en eſt plus belle....
Adieu.... conduiſez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,

Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour à tour
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras:
Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?

Le roi viendra bientôt : ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand ſeigneur :
L'exemple eſt dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
Vit tous les droits ſans force, & les lois inutiles.
A peine nous ſortons de ces temps orageux.
Henri qui fait ſur nous briller des jours heureux
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans ſa ſotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon ſeigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y ſera ſenſible, il ſera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

AU secours ! ah mon Dieu, la misère !
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O Ciel !

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne dansera point, plus de fête.... Ah Madame !
Que de maux à la fois !.... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *soutenue par deux suivantes.*

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(*ils sortent.*)

LA COMTESSE, *se jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie, en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère; & mon cœur
Répond toujours au vôtre & sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hymenée;
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort.... & je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.

Au lieu de cette fête & si sainte & si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère.....

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi? deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère.... & je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;
Ma douleur me suffit.

(*on entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine?

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi! (*b*)

SCENE V.

Les Personnages précédens, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

CE n'est pas lui, Madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue,

J'avais pris des chevaux; & je viens à genoux
Révéler votre fort & mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude & mon audace.
Je ne mérite pas que vous me faſſiez grace.

LA COMTESSE.

Quoi! malheureuſe! as-tu paru devant le roi!

Mme AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi:
Ce monarque adoré ne rebute perſonne;
Il écoute le pauvre, il eſt juſte, il pardonne,
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit? quels étranges diſcours
Redoublent ma douleur & l'horreur de mes jours!
Laiſſe-moi.

Mme AUBONNE.

Non, fachez cet important myſtère,
Charlot eſt plein de vie, & vous êtes ſa mère.

LA COMTESSE.

Où ſuis-je, juſte Dieu! pourrais-je m'en flatter?
Ah! Julie, entends-tu?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

Mme AUBONNE.

Hélas! vous auriez pu ſur ſon noble viſage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous ſouvient aſſez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la ligue accablait les partiſans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière;
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras,
Ce malheureux enfant touchait à ſon trépas:

Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler.
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie, heureux jour, heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCENE VI & dernière.

Les Personnages précédens, LE ROI & toute sa cour, CHARLOT.

LE ROI.

JE viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends grâces au ciel dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, & préparé le mien.
Je vous rends votre fils, & j'honore sa mère;
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, Madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;

Je cours de ce château dans le champ de la gloire ;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, Madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur & le père.

Fin du troisième & dernier acte.

VARIANTES
DE CHARLOT
OU LA COMTESSE DE GIVRY.

(a) JE fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, & s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mme AUBONNE, *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

. . . . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô Ciel! il vient chez moi!

SCENE V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

JULIE.

CHARLOT sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à-peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sure.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.*

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

AH! Monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, Madame; ici le roi m'envoie:
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(*à Julie qui veut sortir.*)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.

Sur le deſtin d'un fils, Madame, & ſur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.
(*il s'aſſied entr'elles.*)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'eſt jetée à ſes pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le ſavez, ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah, l'ame grande & bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... ne vous affligez point,
Madame, & juſqu'au bout ſouffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ſes mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de ſa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il eſt trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainſi que tout l'Etat, déſolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs ;
Et ſans doute en ſecret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe : ah grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.

Mais... ferait-il bien vrai?...

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur;
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur,
Craignant en diſant vrai de paſſer pour menteuſe;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret avec ſoin cacheté,
Son mari vieux ſoldat mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le myſtère.
Le ſoldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le temps de l'impoſture:
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé: des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le temps, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il ſait ſonder les cœurs:
Art difficile & grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable & brave ici chacun renomme.

De votre père, hélas! c'eſt le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je : oui, c'eſt lui; je l'ai vu :
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourrice, appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant; mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper : ſa mère vous implore;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

(b) *SCENE VI & dernière.*

Les Acteurs précédens : Mme AUBONNE, CHARLOT.

Mme AUBONNE, *Je jetant aux pieds de la Comteſſe.*

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous :
Je dois vous pardonner puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.
(*la porte s'ouvre* : Charlot *paraît avec tous les domeſtiques.*)
CHARLOT *dans l'enfoncement, avançant quelques pas.*
O deſtinée affreuſe!
Où me conduiſez-vous ?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils !

CHARLOT.

Vous! ma mère!

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O Ciel, je te bénis.

LA COMTESSE, *le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse ;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, & la mère, & Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, Marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français...
Mon fils!

CHARLOT, Marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, Marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*tout le monde crie.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

Fin des Variantes.

LE

DEPOSITAIRE,

COMEDIE DE SOCIETE.

Jouée à la campagne en 1767.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0303-6

PREFACE.

L'abbé de *Château-neuf*, auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante.

„ *Molière* nous cita Mlle *Ninon de l'Enclos*, „ comme la personne qu'il connaissait sur qui „ le ridicule fesait une plus prompte impres- „ sion, & nous apprit qu'ayant été la veille „ lui lire son Tartuffe, (selon sa coutume de „ la consulter sur tout ce qu'il fesait) elle „ l'avait payé en même monnaie par le récit „ d'une aventure qui lui était arrivée avec un „ scélérat à peu près de cette espèce, dont elle „ lui fit le portrait avec des couleurs si vives „ & si naturelles que si sa pièce n'eût pas été „ faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entre- „ prise, tant il se serait cru incapable de rien „ mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le „ Tartuffe de Mlle l'*Enclos*.

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive & si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du Tartuffe s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon* de quoi construire son inimitable pièce, le

chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, & intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui répartis qu'en ce cas un seul suffisait, & que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, & me dit, en fesant le signe de la croix, que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, & au bout des

six

fix mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante & si philosophe, & une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidellement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'*Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à

quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On sait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières satires, le sobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité & sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf*, page 121.

„ Comme le premier usage qu'elle a fait de „ sa raison a été de s'affranchir des erreurs „ vulgaires, elle a compris de bonne heure „ qu'il ne peut y avoir qu'une même morale „ pour les hommes & pour les femmes. Suivant „ cette maxime, qui a toujours fait la règle de sa „ conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui „ pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'in- „ discrétion, la malignité, l'envie, & tous les „ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux

„ femmes, ne bleſſent pas moins les premiers „ devoirs de la ſociété.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger des „ paſſions ſelon qu'elles ſont en elles-mêmes, „ l'engage auſſi, par une ſuite néceſſaire, à ne „ les pas condamner plus ſévèrement dans l'un „ que dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par „ exemple, qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'au- „ torité de l'opinion dans l'injuſtice qu'ont les „ hommes de tirer vanité de la même paſſion „ à laquelle ils attachent la honte des femmes, „ juſqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt „ leur unique crime, de la même manière qu'on „ réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, & que „ la probité qui comprend toutes les autres eſt „ une qualification auſſi inuſitée à leur égard „ que ſi elles n'avaient aucun droit d'y pré- „ tendre. „

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, & ſurtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesé, & déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mme AGNANT, habillée & coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien
PICARD, } goût.

La scène est chez Mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.



Mon Dieu ! finissez donc ; vous me tournez la tête .

Le Dépositaire acte 2 Scene 5e

J. M. Moreau le Jeune. 1785 *Lemire Sculp.*

LE

DEPOSITAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſouffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe ;
Je touche à mon hiver, & c'eſt mon paſſe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil ; voilà tout ce que j'aime ;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.

Hé bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre frédaine;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe;
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute vous flattez & le père & la mère,
Et juſqu'à l'avocat: c'eſt le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du temps,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pie-grièche;
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-sots voisins le fidelle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits:
C'est un mal nécessaire, & que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante & ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit & de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite. (a)
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, & tout Paris l'a souvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie:
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.

(a) Ce sont les propres paroles de *Ninon*, dans le petit livre de l'abbé *de Château-neuf*.

Vous savez à quel point j'avais sa confiance:
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur; je n'ai point de parens,
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que par un fort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique estime;
Il eut mille vertus, mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, & son correspondant,

Pour deux cents mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de ſermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je ſuis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je ſuis fidelle à mes promeſſes;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtreſſes;
Je bois ſans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un temps pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage & profond, ſa conduite eſt auſtère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère;
Il mépriſe le monde: hé bien, qu'il ſoit un jour
Pour prix de ſes vertus marguillier à ſon tour;
Et que monſieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui ſeul me concerne,
C'eſt le plaiſir; l'argent, voyez-vous, ne m'eſt rien;
Je ſuis aſſez content d'un honnête entretien.

L'avarice eſt un monſtre; & pourvu que je puiſſe
Supplanter l'avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux & joyeux.
Pour Monſieur votre aîné, c'eſt un foux ſérieux:
Un précepteur maudit, maîtriſant ſa jeuneſſe,
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.
Je ris, lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

JE me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances
Me percent tant le cœur que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir ;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, Monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut si bon pour moi,
Si généreux !... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'eſt parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefeſant.*

Je me flatte, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, & ſurtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami ſi cher, ès mains de ſes enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes;
L'honneur, la probité, le ſens & la raiſon
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien conſidérer ſi le droit eſt léſé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Hé rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh oui: ſon teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Hé bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, & n'a point de replique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

M. GARANT.

Soyez ſûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre!
Tout eſt réglé, Monſieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile nôtaire
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludaſſe les lois de la ſainte juſtice!

L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, Madame, je le crois;
C'est mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois & leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens.... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin: une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse;
Point d'excès, mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédîrons; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confîrai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous savez, le monde....

NINON.

Ah Monsieur!

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée & discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH! la lourde caſſette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'eſt un vrai coffre-fort.

NINON.

C'eſt le très-faible reſte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeſte,
Etant contraint de fuir, Gourville me laiſſa;
Long-temps à ſon retour dans ce coffre il puiſa.
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ſes enfans le peu qu'il en demeure:
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.
Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que Monſieur faſſe un plus grand partage.
(*on remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON *à M. Garant.*

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon;
Vous le voyez, Monſieur.

M. GARANT.

Cela n'eſt pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Hé bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dreſſés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs ſi preſſés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémiſſent:
Lorſque je ſuis abſent, tous les ſecours languiſſent.
Adieu...

(*il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Hé, ſi donc!

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à Madame...
(*bas à Ninon.*)
Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà ſéduit notre voiſine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu! le méchant!
Courtiſer une fille! ô Ciel eſt-il poſſible!

M. GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémiſſible!

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'eſt mauvais ſigne...

NINON *à M. Garant qui ſort.*

Allez, je ne l'oublirai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule:
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés:
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame:
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce Monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

HE bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il est triste & sec !
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec ;
Un bonnet sale & gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hasardée ;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(*en élevant la voix.*)
J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû ;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire ;

Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
Hem! qui, quoi, m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires:
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit; fi! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission:
Nous avons pris, Madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi de tout mon pouvoir, je l'aime aussi, Monsieur:
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le ſais; mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs & du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce Monſieur Garant ſa pleine confiance
Alarme ma tendreſſe, accroît ma défiance:
Souvent un eſprit gauche en ſa ſimplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver ſa tête aînée:
De ſa ſotte raiſon la mienne eſt étonnée;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puiſſiez-vous tous les deux être plus raiſonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un eſprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de ſageſſe hébété,
Occupé triſtement de myſtiques ſyſtèmes,
Inutile aux humains & dupe des ſots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec diſcrétion
Dans mes amours nouveaux je me ſers de ſon nom,
Afin que ſi la mère a jamais connaiſſance
Des myſtères ſecrets de notre intelligence,
Aux mots de ſinderèſe & de componction,
La lettre lui paraiſſe une exhortation,
Un eſſai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;

En un mot, ſous ſon nom j'écris tous mes billets,
En ſon nom prudemment les meſſages ſont faits :
C'eſt un fort grand plaiſir que ce petit myſtère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez :
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés ;
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien déjà dans la maiſon ;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon ;
Je bois avec le père, & chante avec la fille ;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre ; le jeune GOURVILLE, *tous deux arrivent & continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

Nes-tu donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout ?
Etre sans amitié, sans plaisirs & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire.
Comme te voilà fait ! le teint jaune & l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde en attendant sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,

Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en priſon:
Eſt-ce monſieur Garant qui par ſon éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, ſonge à te réjouir;
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, Monſieur, j'en prévois trop la ſuite.
Vous ferez à coup ſûr une mauvaiſe fin.
Je ne puis plus ſouffrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales,
Il en peut arriver des choſes bien fatales:
Déjà monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère
De probité, d'honneur.... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà ſon beau ſtyle a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met diſcrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons & des filles;
Je voudrais juſqu'à lui, s'il ſe peut, m'exalter:
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous juſqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;

Moquez-vous plaiſamment des hommes vertueux ;
Nagez dans les plaiſirs, dans ces plaiſirs honteux,
Ces plaiſirs dans leſquels tout le jour ſe conſume,
Et la douceur deſquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je ſais tout ce qu'il faut ſavoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec perſonne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi, tout ſeul, dans un déſert ?

GOURVILLE l'aîné.

Oh ! je fréquenterai ſouvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert !

GOURVILLE l'aîné.

Hé oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuſe & ſavante,

D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE l'aîné.

Oui; mon tuteur fidelle,
Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine?

GOURVILLE l'aîné.

Hé oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un ermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *seul.*

JE pleure sur son sort; le voilà qui s'abyme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*il s'assied & ouvre un livre.*)
Que Garasse a raison ! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie !
(*il lit encore.*)
C'est bien dit, oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(*il se lève.*)
Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs !
De se dire en secret, me voilà sans désirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;

Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais....

(*il se mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

HE bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE l'aîné.

Je suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monsieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde:
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah, que vous m'obligez! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Hé! hé!...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laiſſe;
Vous voulez bien encore en être embarraſſé?

M. GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'eſt fort bien penſé.

M. GARANT.

Or çà, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très-juſte & très-bon; mais il eſt inutile;
La maiſon eſt à vous; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux;
Mais je ne me ſens pas l'ame encore aſſez forte
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux; mais l'honneur a ſes droits;
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je ſans rougir dire à ma bienfaitrice
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice?
Cela n'eſt-il pas dur?

M. GARANT.

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce... un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait... tant je m'en ſens troubler.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi!

M. GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains!.. Grâce au ciel, je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance.
Nous avons concerté que de cette maiſon
Vous feriez pour un tiers une donation,

Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde, oui les dévots, les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(*il lève son genou.*)

GOURVILLE l'aîné, *en signant.*

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; & puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier:
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles & réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser: vous êtes mon Socrate,
Je suis Alcibiade. Ah! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savans & vertueux.

Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, Monſieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON *à Gourville l'aîné.*

AH! ah! Monſieur, vous ſortez donc enfin!
Vous vous humaniſez, & votre noir chagrin
Cède au beſoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaiſir ſied très-bien à la philoſophie:
La ſolitude accable, & cauſe trop d'ennui.
Hé bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais!... j'eſpère...
Que ce n'eſt pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-ſavans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,

Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preſſe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez: c'eſt fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaiſe humeur!
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur;
En ſavez-vous la cauſe?

M. GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère,
La cauſe eſt en effet ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était & bizarre & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais: vous pouvez être ſûre
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remercîment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir-vivre;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant.. au mal porté;

Faux... avec fauſſeté. Ses allures ſecrètes,
Sombres....

NINON, *riant.*

Vous prodiguez aſſez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous ſouffrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en ſuis témoin; j'ai vu cet effet de ſa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine;
Cela s'ajuſtera.

M. GARANT.

Craignez tout de ſa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir:
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite:
De ſes cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monſieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous ſommes à plaindre! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe:
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage... Ecoutez... Cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort:
Vous le ſavez aſſez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune?

NINON.

Non,
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

M. GARANT.

Vous avez du crédit: la dame qui régente,
Madame Eſther, vous garde une amitié conſtante;
Et ſi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour! moi! Monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, Monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame, oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(*il s'approche un peu d'elle, & après un moment de silence.*)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.

Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'énorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune:
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits:
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissans;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état;

Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance:
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'eſt un frein reſpectable : & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeuneſſe un tant ſoit peu légère:
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, & je penſe au ſolide.

NINON.

Hé bien, j'y penſe auſſi : vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

M. GARANT.

Et mon Dieu, c'eſt par-là qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie eſt fauſſe; elle a pourtant du cours.
Que me ſont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls, & ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me raviſſez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;
Mais si vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!...quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc; vous me tournez la tête:
Sortez... n'abuſez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.

Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! & mais oui... vos deſſeins concertés
Ne ſauraient à mon ſens être trop conſtatés.

M. GARANT.

Nos faits ſont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

M. GARANT.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON, *le contrefeſant.*

Ce ſoir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *ſeule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue !
Il ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le joue ;
Tout abſorbé qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là qui ſe croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,

Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute ;
Mais l'intérêt l'est plus, & souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

HE bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle ?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie !
C'est pour se marier?... J'ai souvent même envie,
Tu le sais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure:
Elles n'épouſent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc ſe réſoudre d'attendre.
Et quel eſt ce monſieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peſte! c'eſt un homme extrêmement puiſſant;
Marguillier de paroiſſe, ayant beaucoup d'argent:
Sur ſon large viſage on voit tout ſon mérite,
Homme de bon conſeil, & qui ſouvent hérite
De gens qui ne ſont pas ſeulement ſes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ſes talens;
Il eſt le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aiſément beaucoup de bien aux filles.
C'eſt ce monſieur Garant qui vient dans la maiſon.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il eſt gueux & fripon.

LISETTE.

Hé bien, que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme ſe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi! c'eſt lui qu'aujourd'hui madame épouſera?

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monſieur l'a quittée;
Et madame auſſitôt en carroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vîte à préſent!
Je ne l'aurais pas cru: car, vois-tu, j'ai ſouvent
Entendu ma maîtreſſe avec un beau langage,
Se moquer en riant des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps; on ne rit pas toujours;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.
La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choiſi monſieur pour ſon ſoutien.

Mais

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre fera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en fais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, insolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déjà maître de la maiſon.
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher... cocher, chez le notaire :
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc eſt-il allé ?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-pieuſe, & de Garant couſine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'eſt un grand ſavant ; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel! ô juste Ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards & les gestes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, Monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE l'aîné *s'assied.*

Je ne puis me tenir: ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs & mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(*ils se mettent à ses côtés & alongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'aîné.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savans personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages,
J'y vais: madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un tric-trac en attendant la table:
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Hé bien, jusqu'à présent
Le chose est très-commune, & le mal n'est pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût: de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente;

Il sort, je reste seul ; je n'osais demeurer ;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuirais... j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie !

GOURVILLE l'aîné.

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément que Sapho fut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, Monsieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.

Il m'applique un soufflet : je suis assez colère ;
J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre ;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné

Ni toi non plus, Lisette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier & la rue.
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah Lisette ! ah Picard ! le sage est peu de chose !

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir Madame?

PICARD.

Oh, Madame eſt très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de ſévérité?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE *tout eſſoufflé.*

AH, mon frère! ah, Liſette!

LISETTE.

Hé bien?

Le jeune GOURVILLE *à Liſette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Liſette à part.*)
Liſette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire ſortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O Ciel! Madame Aubert ſerait dans la maiſon?
Elle a donc pris pour moi bien de la paſſion!

Ah! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(*allant à Lisette.*)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?
(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné, *sur le devant.*

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte & j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lisette, il lui parle à l'oreille.*)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi? son père & sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;

Et Lisette saura la mettre en sureté.
(*revenant à Gourville l'aîné.*)
De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert ; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidelle
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.
(*il sort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère est un bon cœur ; il oublie aisément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET, *en robe.*

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, & se rengorgeant.*

ON m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monsieur, de sa friponerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monsieur, vous charger de ma cause...

L'avocat PLACET.

Vous devez être instruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expose.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement;
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous savez, Monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui, moi, Monsieur?

L'avocat PLACET.

Vous-même: & votre procédure
Par Madame sa mère est remise en mes mains.
On a surpris, Monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour & tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères.
A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monsieur, les vilains cas:
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! c'est une coquine; & je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les sermens coûtent peu, Monsieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infames visites,
Le viol dont par-tout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juste Ciel!

L'avocat PLACET.

Poursuivons.... vous connaissez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre par fois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille; & très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, & quelle est son humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en sais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On s it qu'elle est chez vous, & je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, & ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets:
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monsieur, ravisseur & parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche :
Mais, puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monſieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les lois ſauront punir ces excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'avocats.

(il ſort.)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

QUE voilà pour m'inſtruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma ſageſſe obſtinée
Se complaiſait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ſes filets par ſa mine hypocrite.
Je bois, on m'aſſaſſine : en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laiſſe ; il emporte
Juſqu'aux clefs de ma chambre, & je reſte à la porte,
N'oſant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O ſageſſe ! à quel ſort as-tu pu me livrer !

Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! ſi j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frère eſt plus ſage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups preſſés ? quel bruit, quel tintamare ?
Que fait-on donc là-bas ? eſt-ce une autre bagare ?
Eſt-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait ſtipuler ?

PICARD *accourant.*

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du ſoir juſqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que ſa femme demande.

Tout

Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur :
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE l'aîné.

Hé bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier & ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y ſonge, j'y reſonge, & tout cela, Liſette,
Me paraît impoſſible.

LISETTE.

Oui, mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd pas la raiſon.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, Monſieur, moi qui raiſonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme eſt ſi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières :
J'en fais autant que vous sur ces grandes matières.
Un abbé grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette :
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée ;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie ;
Tout passe & tout renaît : chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra !
Comment sauver Agnant, cette fille si chère !
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère ?

De l'avocat Placet & de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe:
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon ; tout s'appaisera ;
Car enfin tout s'appaise : un cartaud suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père ;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *poursuivi par Madame* AGNANT, M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

AU secours !

Mme AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

M. AGNANT, *courant après Mme Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(*ils font le tour du théâtre en pourſuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez caſſé !

Mme AGNANT.

Je ſuis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Non. ... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon !

Mme AGNANT.

Déteſtable hypocrite !

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Mme AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! je la rendrai ſi-tôt que je l'aurai.

Mme AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encore ! ... Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage ?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. ... Monſieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi ;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère ;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre, & non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard. apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

M. AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà ;
Aſſéyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.
(*il s'aſſied auprès de la table.*)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peſer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.
(*ils ſe rangent autour de M. Agnant, qui reſte aſſis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par tout où vous la trouverez ;
Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Mme AGNANT.

Hé bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE, *à part à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Mme Agnant à part.*
Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.
Il n'est point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.
Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.
Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE *à son frère.*
Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.
Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

Mme AGNANT.
C'est un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.
Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE, *faisant signe à son frère.*
Chut!

GOURVILLE l'aîné.
J'enrage!

L'avocat PLACET.
Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, Monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel,
Tenez, Monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.
(il tire des lettres de dessous sa robe.)

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*
Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.
Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.
D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur & le disposítif.

L'avocat PLACET.
Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.
Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*il met les lettres dans sa poche, Mme Agnant se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.
Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*
Fripon,
Nîras-tu tes écrits! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.
Nous devons les déposer au greffe.

Mme AGNANT, *prenant des lunettes.*
Ecoute. ... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. ...
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE l'aîné.
Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE, *verſant à boire à M. Agnant.*
Voiſin.

M. AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(*à Mme Agnant.*)
Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, *ayant bu.*

Peſte ! il eſt admirable !

Le jeune GOURVILLE *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table :
On vous porte un cartaud dont vous ſerez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE *à l'avocat Placet.*

Et vous ?

L'avocat PLACET *boit un coup.*

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je ſuis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en préſente à ſon frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.
(*à Mme Agnant.*)
Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite

Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour:
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Mme AGNANT.

Oh! c'eſt un honnête homme!

L'avocat PLACET.

Un grand-homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

M. AGNANT, *en buvant & le regardant enſuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie

A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles & des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur; elle pense, & n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, & puis elle est partie.

M. AGNANT *toujours assis, & le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... j'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader! Hé quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi ?

Mme AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(*il sort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE *prenant par la main* M. & Mme AGNANT, *& se mettant entr'eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse ; & j'excusais mon frère ;

Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Mme AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous sentez bien, Madame, & vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léfé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... fi! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, Monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptans sont à considérer.

M. AGNANT *toujours bien fixe & l'air un peu hébêté d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie & de dissention.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

Le jeune GOURVILLE.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir ;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien: un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſés mon père;
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé,
Mais je ſuis à ſa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Mme AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILUE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus!
Stipulés par vous-même!

Mme AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(*elle le pousse.*)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Mme AGNANT, *lui fesant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui fesant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs!

L'avocat

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon soir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet sort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré.
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

M. AGNANT.

C'eſt comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : & ma fille ? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus .... c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement :
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.
(*il fait un pas pour sortir.*)

Mme AGNANT, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

Mme AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter ... va, mon fils ... fois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle ?

GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

SCENE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

PAR ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela ! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

M. AGNANT.

Ha ha !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſi-tôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires,
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères

Lui doivent ce qu'ils ſont : comment cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

HÉ bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voiſine, & le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement ; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'eſcapade, Monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux : & puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.

Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit ?
Quels discours !

Mme AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille :
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'est blotie
Chez vous, en votre absence, & qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir.

Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendreſſe
Cent mille francs comptans que vous avez en caiſſe.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins? & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout prêts pour lui?

Mme AGNANT.

Je le tiens de ſa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême;
Il ſéduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot: & je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'eſt dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raiſon ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

M. GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne ?
Allons, courons bien vîte après notre avocat ;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geſte d'un homme ivre.*

Ma femme, il eſt bien plat

Fin du troiſième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH, Madame, quel train ! quel bruit dans votre abſence !
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance !

NINON.

Je fais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée :
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment ! battre ſa fille ! ah ! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu,
Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante :
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
Le jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois, son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant des sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était tout autre : elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur :
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième:
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable:

*

Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, & ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

AH! Picard, quels bienfaits!
(*en montrant la bourse.*)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... & que je ne désire
Rien plus... sinon qu'il dure... & que Lisette & moi
Nous sommes obligés... mais aide-moi donc, toi,
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec monſieur Garant; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme!

NINON.

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on eſt ſans foi;
Et dit qu'on l'a trompée & que ſa fille eſt priſe;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe:

Et puis elle s'appaise & convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges criſes
Bien ſot & bien confus de toutes mes bêtiſes:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaiſantant mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les viſions de ma ſombre folie,
Me ſéparer de vous & donner la maiſon,
Que vos propres bienfaits ont miſe ſous mon nom.

NINON.

Tout eſt raccommodé. J'avais pris mes meſures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable & ſot.

NINON.

Ah! vos yeux ſont ouverts.
Vous démêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes
Qui penſent être bons quand ils ne ſont que triſtes;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces eſcrocs recueillis, & leurs plates bigottes
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.

Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment:
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! & cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouser le cousin!

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire;
Allez, croyez ſurtout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien:
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables ;
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi ;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, *amenant M. & Mme* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliſer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiſer.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſureté.

Mme AGNANT.

Eſt-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! ſoyez très-ſûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Hé bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaiſant, ſans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il inſtrumente
Contre toi pour ma fille; & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace,
Souffrez ſans vous fâcher que je vous ſatisfaſſe.

Mme AGNANT.

Ah! ſouffrez que je crie ; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Hé, tais-toi, ma moitié.

Madame

Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mme AGNANT.

Ah! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Hé bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. & Mme AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mme AGNANT.

Oui passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend & chacun se marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt? allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)
J'y suis bien neuf encore... à tout ce grand mystère
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous:
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je fais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Hé bien, tu vois, ma femme, & je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V & dernière.

Les Perſonnages précédens, M. GARANT, *après avoir ſalué la compagnie, qui ſe range d'un côté, tandis que M. Garant & Ninon ſe mettent de l'autre, les domeſtiques derrière.*

M. GARANT, *en ſerrant la main de Ninon.*

LA raiſon, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dreſſé congrument,
Avec meſure & poids, d'une manière ſage,
Selon toutes les lois, la coutume & l'uſage.
(*à Mme Agnant.*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment, mon voiſin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y ſouſcrire
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur eſt ſi plein de tous vos tendres ſoins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins:
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publiront mon choix & tout votre mérite.
Nous ſouperons enſemble: ils ſeront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui ſont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ſtipulations entre nous énoncées.
Ce ſont, vous le ſavez, des affaires paſſées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment ?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille auſſi ! ſortons de ce franc coupe-gorge,
(*montrant le jeune Gourville.*)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'eſt vous, grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'affronts :
Ma fille paîra cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la criſe.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. & Mme Agnant & les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne ſortez point ; reſtez, mon cher Agnant :
Quoi qu'il puiſſe arriver, tout finira gaîment.

NINON *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reſte des acteurs eſt de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne diſent rien, là... des raiſons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiſſez-moi m'expliquer :
Et ſi dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas ſemblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Mme AGNANT *à M. Agnant.*

Que diſent-ils de nous ?

NINON *à M. Garant.*

Et ſi je me haſarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels ſont mes ſentimens, & quelles ſont mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, juſqu'à préſent elles ſont peu connues.

NINON *à Mme Agnant.*

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Mme AGNANT.

Oui; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage,
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,

Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entr'eux:
Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt Monſieur.

M. GARANT, *ſeſant la révérence à la compagnie.*

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime effroyable & que les lois puniſſent.
(*à M. Garant.*)
N'eſt-ce pas?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et Monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres personnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,

Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament:
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus;
Et si j'avais tardé les miens étaient perdus:
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez: voilà je pense un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

Mme AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourvilles.*

Entr'eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à Monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse & d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON *à Mme Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui fesant la révérence, & lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laissons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

Mme AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle saura
Qu'on va la marier elle reparaîtra.

LISETTE *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse?

Fin du cinquième & dernier acte.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON,
par feu M. FATEMA, comme on sait.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0415-8

PREFACE

De M. FATEMA, *traducteur.*

ON a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la ſcène. C'eſt une injure faite au genre humain; elle doit être repouſſée, & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompſon*. Le célébre *Adiſſon* avait balancé long-temps entre ce ſujet & celui de Caton. *Adiſſon* penſait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-deſſus. Il diſait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton*. Ce ſage grec, diſait-il, ne crut pas, comme le romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, & d'abandonner le poſte où Dieu nous a placés. Enfin *Adiſſon* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyre de la ſageſſe. Mais le chevalier *Richard Steele* lui perſuada que le ſujet de Caton était plus théâtral que l'autre, & ſurtout plus convenable à ſa nation dans un temps de trouble.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne perſécute perſonne pour ſa religion, & où la tolérance a ſi prodigieuſement augmenté la

population & les richeſſes, ainſi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expreſſément dans le *Tatler* qu'*on doit choiſir pour le ſujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le ſuccès de Caton ayant enhardi *Adiſſon*, il jeta enfin ſur le papier l'eſquiſſe de la mort de Socrate, en trois actes. La place de ſecrétaire d'Etat, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait beſoin pour finir cet ouvrage. Il donna ſon manuſcrit à M. *Thompſon* ſon élève; celui-ci n'oſa pas d'abord traiter un ſujet ſi grave & ſi dénué de tout ce qui eſt en poſſeſſion de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancrède &c., & finit ſa carrière par la Mort de Socrate, qu'il écrivit en proſe ſcène par ſcène, & qu'il confia à ſes illuſtres amis M. *Dodington* & M. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours conſultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakeſpeare*, d'introduire des perſonnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoiſe acariâtre, grondant ſon mari & l'aimant; de mettre ſur la ſcène tout l'aréopage, & de faire, en un mot, de cette pièce une de ces repréſentations naives de la vie humaine,

un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entrepriſe n'eſt pas ſans difficulté : & quoique le ſublime continu ſoit d'un genre infiniment ſupérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a ſon mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyſſée, & l'autre à l'Iliade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* reſſemblait trop à celui du ſergent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une eſquiſſe, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompſon*, à ſon dernier voyage en Hollande. Je le traduiſis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer ſur le théâtre d'Amſterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant auſſi odieux, & auſſi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduiſis enſuite en français, & je veux bien laiſſer courir cette traduction, en attendant que je faſſe imprimer l'original.

A Amſterdam, 1755.

Depuis ce temps on a repréſenté la mort de Socrate à Londres, mais ce n'eſt pas le drame de M. *Thompſon*.

NB. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décéde en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de *Socrate.*

AGLAÉ, jeune athénienne élevée par *Socrate.*

SOPHRONIME, jeune athénien élevé par *Socrate.*

DRIXA, marchande, } attachés à *Anitus.*
TERPANDRE & ACROS, }

JUGES.

DISCIPLES de *Socrate.*

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de trois.

SOCRATE,



Il est beau d'être la victime de la Divinité.

Socrate, Acte 3e. Scène 3e.

J. M. Moreau le jeune, Del. 1785. *Duclos, Sculpsit.*

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui sans doute, Monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse: vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, & à vous, une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort; mais, Monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux & des déeſſes. Donnez beaucoup & vous recevrez beaucoup: & ſurtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne ſont point aſſez de vœux, & qui ne préſentent point aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidelles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis; les dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes! & comptez que vous proſpèrerez, vous, vos enfans & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes ſûrs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

HE bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouſe Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons enſemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monſeigneur, je ne ſuis point jalouſe; & pourvu que le commerce aille bien, je ſuis fort contente.

Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus & moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la divinité, & qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtisannes & les saints mystères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle &

d'une autre patrie ; un de nos ennemis jurés, qui penſent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, ſecouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philoſophie ; de ces gens qui prétendent inſolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir ſur le foie d'un bœuf ; de ces raiſonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres ſacrifient des filles, ou paſſent la nuit avec elles, ſelon le beſoin : vous ſentez que ce ſont des monſtres qui ne ſont bons qu'à étouffer. S'il y avait ſeulement dans Athènes cinq ou ſix ſages qui euſſent autant de conſidération que lui, c'en ſerait aſſez pour m'ôter la moitié de mes rentes & de mes honneurs.

DRIXA.

Diable ! voilà qui eſt ſérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler ſous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laiſſe, & je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduiſent, ma chère Drixa ; ſervez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un ſeul dieu, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de perſe.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

HE, bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux & le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois; & je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science & plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter! je vous admire: je voudrais vous ressembler, s'il était possible: & c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agaton qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable & vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement; son père, ce tendre ami dont les volontés

me ſont ſacrées, m'a défendu par ce même teſtament de divulguer l'état de la fortune de ſa fille.

ANITUS.

Ce reſpect pour les dernières volontés d'un ami, & cette diſcrétion ſont dignes de votre belle ame. Mais on ſait aſſez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, ſi les richeſſes ſont une faveur de l'Etre ſuprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cauſe de ſa fortune; mais je ſuis perſuadé que vous éconduirez un pareil perſonnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je ſais ce que je dois penſer d'un homme comme vous: mais ce n'eſt pas à moi de gêner les ſentimens d'Aglaé. Je lui ſers de père, je ne ſuis point ſon maître: elle doit diſpoſer de ſon cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; ſi elle écoute vos propoſitions, je ſouſcris à ſes volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le conſentement de Xantippe votre femme; ſans doute elle eſt inſtruite des ſentimens d'Aglaé; ainſi je regarde la choſe comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choſes comme faites que quand elles le ſont.

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*il sort.*)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois: il me sert de père, & il forme mon ame.

ANITUS.

Hé bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cibèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit: vous serez aussi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à notre union ; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quels ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte votre dignité, je connais peu votre perſonne, & je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAÉ.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance ; Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de grâces & de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'oſe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui, vous refuſez ſa main?

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſpend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non aſſurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un miniſtre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout; je ſuis perſuadée que l'Etre ſuprême ſe ſoucie fort peu que je vous épouſe on non.

ANITUS.

L'Etre ſuprême! ma chère fille, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut parler: vous devez dire les dieux & les déeſſes. Prenez garde, j'entrevois en vous des ſentimens dangereux, & je ſais trop qui vous les a inſpirés. Sachez que Cérès, dont je ſuis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir mépriſé ſon culte & ſon miniſtre.

AGLAÉ.

Je ne mépriſe ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préſide aux blés, je le veux croire; mais elle ne ſe mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle ſe mêle de tout. Vous en ſavez trop; mais enfin j'eſpère vous convertir. Etes-vous bien réſolue à ne point épouſer Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y ſuis très-réſolue; & j'en ſuis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offenſez pas, ne rejetez point votre fortune; ſongez qu'il faut ſacrifier tout à un établiſſement avantageux; que la jeuneſſe paſſe, & que la fortune reſte; que les richeſſes & les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux & des déeſſes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inſpire, & j'eſpère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; ſouvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouſer Sophronime.

AGLAÉ.

C'eſt à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus ſort.*)

(*Aglaé ſeule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne ſais

pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendrissement.

SCENE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHERE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, & vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir

jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, & j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne ferai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche & que je mépriſe ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen: la belle Aglaé qui semblait le désirer me refuse; & en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés: son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran; je sefais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé; mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage & généreux Socrate,

vous me dites qu'il me laiſſait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deſſein de donner cette fortune à votre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne poſſède pour toute richeſſe que ſa vertu : vous avez approuvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, tranſportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & auſſitôt cet état a diſparu. Elle m'a traitée de viſionnaire. Elle m'a montrée le teſtament de mon père qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'ai ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma miſère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien ; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche ? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi ! non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter ; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrète de vous avoir montré ce teſtament : mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma miſère ; l'écriture de mon père m'eſt aſſez connue. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſais travailler de mes mains ; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, ame tendre, ame ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent ; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés ; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore ?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit préciſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, & vite; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, & suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah Ciel! ah, chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, & surtout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse & votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires

de

de ce monde ; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établiſſe. Et vous qui reſtez là tout étonné, jai auſſi votre affaire ; Drixa eſt votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout ſera conclu dans la minute ; je ſuis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans ; marquez-lui toute ſorte de déférences ; il faut lui complaire puiſqu'on ne peut la corriger. C'eſt le triomphe de la raiſon de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne puis croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez: pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé: c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Hé que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis; je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai; mais je mourrais de douleur,

si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paye ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendrissez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme

la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je luis obéis ; je trahirais l'amitié & la confiance, ſi je fesais moins. J'ai accepté ſon teſtament, je l'exécute ; le peu que je vous donne eſt inutile à ma vieilleſſe, qui eſt ſans beſoins. Enfin, ſi j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'eſt moi qui le ſuis aujourd'hui ; c'eſt moi qui par ce nom ſacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refuſant. Mais retirez-vous, j'apperçois Xantippe. J'ai mes raiſons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah que vous nous ordonnez des choſes cruelles !

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de ſottiſes ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette groſſe marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple ; & vous mariez vos deux étourdis enſemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'eſt pas aſſez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! juſtes dieux, vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de ſoixante &

dix ans ? qui payera vos médecins, quand vous ferez malade ? vos avocats, quand vous aurez des procès ? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes & la philosophie, & ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse, & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment, & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(*il sort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

LE vieux fou ! il faut que je l'eſtime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne ſais quoi de grand dans ſa folie. Le ſang-froid de ſes extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impoſe, & je ſuis toute confondue : eſt-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque choſe de ſupérieur à la mienne ?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

HÉ bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtreſſe chez vous ! Fi ! que cela eſt lâche de ſe laiſſer gouverner par ſon mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le payera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me ſuis aſſez fâchée contre lui ; c'eſt un imbécille, je le ſais bien ; mais dans le fond c'eſt bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les ſottiſes poſſibles ſans y entendre fineſſe, & avec tant de probité que cela déſarme. D'ailleurs,

il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir ; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, &

qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs ; il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtreſſe, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la ſageſſe elle-même. Il faut que quelque divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous, que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges paſſeront pour aller au tribunal : Mélitus eſt à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus eſt un petit pédant, un méchant homme, qui eſt votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il eſt encore plus l'ennemi de Socrate C'eſt un ſcélérat hypocrite, qui ſoutient les droits de l'Aréopage contre moi ; mais nous nous réuniſſons toujours quand il s'agit de perdre ces faux ſages capables d'éclairer le peuple ſur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui aſſurément, Monſeigneur ; j'aime l'argent & le plaiſir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à perſonne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, & quand les juges paſſeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque choſe à gagner ? nous ſommes prêts.

ACROS.

Oui, mais quelle eſpèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien mépriſables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, & surtout de vivre heureux sur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

NONOTI.

J'ai travaillé, Monseigneur ; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui ; il est confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez laſſer la patience de la cour.

NONOTI.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès fait des miracles, & que par conſéquent Socrate eſt un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe : je vous réponds que vous ferez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation ; & tout ce que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Hé bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge: c'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, & qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le chaos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le ſeptième juge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui, nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le prêtre, il y a long-temps que j'y penſe; uniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins brouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je ſais bien que nous nous haïſſons tous deux; mais en ſe déteſtant, il faut ſe réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Perſonne ne nous entend ici ; je ſais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je ſuis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démaſquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir, & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occaſion.

ANITUS *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite ſur un autel, les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & conſulter ſon foie tout à mon aiſe !

MELITUS *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de ſacrificateur dans la géole, & lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaiſir ?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les eſprits du peuple.

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez ſur moi comme ſur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athènes qui paſſent ſous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *enſemble.*

JUSTICE, juſtice, ſcandale, impiété, juſtice, juſtice, irréligion, impiété, juſtice.

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis ? de quoi vous plaignez-vous !

DXIXA, TERPANDRE & ACROS.

Juſtice au nom du peuple.

MELITUS.

Contre qui ?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah ah ! contre Socrate ? ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

ACROS.

Je n'en ſais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour ſe marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple ; que les pauvres meurent de faim, & qu'il faut les ſoulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela eſt vrai, c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique, il nie la pluralité des dieux ; il eſt déiſte ; il ne croit qu'un ſeul Dieu ; c'eſt un athée.

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt hérétique, déiſte, athée.

MELITUS.

Voilà des accuſations très-graves, & très-vraiſemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute ; je l'ai entendu faire des plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout-à-l'heure ?

LES JUGES *enſemble.*

Oui, en priſon, vîte en priſon.

MELITUS.

Huiſſiers, amenez à l'inſtant Socrate en priſon.

DRIXA.

Et qu'enſuite il ſoit brûlé ſans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'eſt ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut l'entendre, mais ne ſe pas laiſſer ſurprendre à ce qu'il dira; car vous ſavez que ces philoſophes ſont d'une ſubtilité diabolique: ce ſont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En priſon, en priſon.

SCENE X.

Les Acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

XANTIPPE.

EH miſéricorde! on traîne mon mari en priſon: n'avez-vous pas honte, Meſſieurs les juges, de traiter ainſi un homme de ſon âge? quel mal a-t-il pu faire? il en eſt incapable; hélas, il eſt plus bête que méchant. (*a*) Meſſieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante

(*a*) On prétend que la ſervante de *la Fontaine* en diſait autant de ſon maître: ce n'eſt pas la faute de M. *Thompſon* ſi *Xantippe* l'a dit avant cette ſervante. M. *Thompſon* a peint *Xantippe* telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

affaire. Voilà ce que c'eſt que de doter des filles. Que je ſuis malheureuſe !

SOPHRONIME.

Ah ! Meſſieurs, reſpectez ſa vieilleſſe & ſa vertu ; chargez-moi de fers : je ſuis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la ſienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en priſon au lieu de lui ; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien ſur le plus juſte & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeuneſſe.

SOCRATE.

Ceſſez, ma femme, ceſſez, mes enfans, de vous oppoſer à la volonté du ciel : elle ſe manifeſte par l'organe des lois. Quiconque réſiſte à la loi, eſt indigne d'être citoyen. Dieu veut que je ſois chargé de fers, je me ſoumets à ſes décrets ſans murmure. Dans ma maiſon, dans Athènes, dans les cachots, je ſuis également libre : & puiſque je vois en vous tant de reconnaiſſance & tant d'amitié, je ſuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans ſa chambre ou dans la priſon d'Athènes ? Tout eſt dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raiſonneur. Voilà comme ils ſont tous ; ils vous pouſſent des argumens juſques ſous la potence.

ANITUS.

Meſſieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes diſpoſitions. Je pourrais me

flatter

flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que sa femme & ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, & je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide & sublime ; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre

ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, ferreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste; je vous réponds de vous sauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible & honorée, & les dieux & les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(*on l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible; ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, & le laisser mourir impénitent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout.*

UN JUGE *à Anitus.*

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste & athée: répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le scélérat !

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre & les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein ; il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissans & plus éclairés que les hommes, & s'ils existent, ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets, & non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure & d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir, & c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent & qui abaissent les mers, je vous dirais : Il vous est permis de révérer Neptune & Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel, & que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie !

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez & ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu

fuprême defcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereufes. C'eft infulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puiffe être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'eft décourager le refte des hommes, d'ofer dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement myftérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémiftocle, Ariftide, que vous avez perfécutés, valaient bien, peut-être, Perfée, Hercule, & Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire, & d'être jufte. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blafphèmes & d'infolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'abfurdités! on ne fait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raifonnemens; ce n'eft pas là ce qu'il nous faut; répondez net & avec précifion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propofez des chofes ridicules à croire, trop de gens alors fe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever jufqu'à la loi véritable; ils ſavent rire de vos petits

dieux, & ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel & tout juste, comme tout puissant.

MELITUS.

Ah le blasphémateur! ah le monstre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes & plus sages, s'ils pensaient comme lui; & pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MELITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'Aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, & que l'Aréopage soit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne: mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin & vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables Juges, faites ſortir Socrate.

(*Melitus fait un ſigne. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage inſtitué par le ciel; cet homme dangereux nie que le ſoleil tourne, & que vos charges ſoient de droit divin. Si ces horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats, & plus de ſoleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat, vous ne devez plus juger que ſuivant les lois; & ſi vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Puniſſez la rébellion, vengez le ciel & la terre. Je ſors. Redoutez la colère des dieux, ſi Socrate reſte en vie.

(*Anitus ſort, & les Juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'eſt un homme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des dieux, encore paſſe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous Socrate a raiſon; mais il a tort d'avoir raiſon ſi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès & de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où eſt le mal après tout d'empoiſonner un philoſophe, ſurtout quand il eſt laid & vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'eſt l'affaire d'Anitus, ce n'eſt pas la mienne; je mets tout ſur ſa conſcience; d'ailleurs, il eſt tard, on perd ſon temps. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il eſt hérétique & athée ; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, & probablement vous aurez tous une fin plus triſte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas ſont plus douloureuſes qu'un gobelet de ciguë. Au reſte, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *ſortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penſion de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai ; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire mourir un philoſophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit, qu'il eſt bon de mater un peu.

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ?

Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner. (*b*)

SCENE II.

SOCRATE *seul.*

DEPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut se résigner à tout.

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE & les Disciples de Socrate.

XANTIPPE.

HÉ bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

(*b*) Au seizième siècle il se passa une scène à peu près semblable, & un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, & allons dîner.*

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, & qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, & continuons l'examen que nous fesions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours: la pensée est l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit; je n'y entends rien; on pensera toujours parce qu'on a pensé. Est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEOLIER *ou* Valet des Onze, *apportant la taſſe de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoiſonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence ! je te dévisagerai, monſtre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé ſon mari ; elle vous traite de même : je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(*il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate ! par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juſte ! les fanatiques ont proſcrit le ſage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a aimés, qui vous a enſeignés, c'eſt mon ame ſeule qui a vécu avec vous ; & elle vous aimera à jamais.

(*il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'eſt la règle.

SOCRATE.

Si c'eſt la règle, détachez.

(*il ſe gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous souriez ?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (c)

(*il boit.*)

CRITON.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE.

Hélas ! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; & ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens ?

(c) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat :* voilà la grande règle que M. *Thompson* a observée.

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé : je ſuis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; ſa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens?

SCENE IV & dernière.

Les Acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, conſolez-vous ; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus : tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le poursuit lui & ses complices; on rend des grâces solemnelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, & attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont retractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O Ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment? il n'est plus temps! juste Ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison; j'ai obéi à la loi, toute injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette

injuſtice eût été commiſe envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir: mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, & ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie qui mépriſe les perſécuteurs, & qui prend pitié des faibleſſes humaines; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile: recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y ſonge! Ah! je vais ſoulever la nation, & manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite!

CRITON.

Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à Dieu ſeul que nous devons des temples!

Fin du tome huitième.

Dl 5471

V078

ULB Halle
005 812 879
3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0473-9


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0474-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712155-p0475-0